

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DS
531
I5634



高不可攀柱傾以尊像以立

Sur la Route Astrid

Photo P. VERB

LOTÉRIE INDOCHINOISE



-Tr. TANLOC

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 \$ 00 — Six mois 8 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 40
ETRANGER Un an 24 \$ 00 — Six mois 13 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 60

Situation actuelle de la jeune élite annamite

par NGUYỄN-MANH-TUONG

L est des mots sur lesquels pèse une sorte de malédiction : par courtoisie, par politesse, on évite de les prononcer, on cherche à traduire l'idée qu'ils expriment au moyen de périphrases. Nous n'en voulons pour exemples que ceux de « métèque », d'« indigène ». Les hommes d'esprit ou les hellénistes en sourient, ils en acceptent la qualification, ils n'y voient rien qui puisse froisser leur honneur ou blesser leur dignité. La plèbe s'en offusque comme d'une injure. En revanche, il est des mots qui bénéficient d'un préjugé de faveur. Nous n'en voulons pour preuve que celui d'« élite ». Le prestige dont il jouit rayonne d'un tel éclat que tout le monde en réclame l'application. Chacun prétend en avoir le droit, en est convaincu dans le secret de son cœur, le pense tout bas et le dit tout haut. La sincérité avec laquelle on s'arroge le privilège d'appartenir à l'élite n'a d'égale que la fureur dont on s'arme pour en exclure tous les autres. Pour contenter le désir général, on a même élevé le mot à l'éminente dignité du pluriel : la manne étant abondante, chacun en reçoit sa part

et personne ne se plaindra d'en être frustré. On a donc multiplié les « élites ». Il est devenu d'usage courant de parler de l'élite de ceci, de l'élite de cela. Cependant on a tout de même constaté que le respect humain a interdit qu'on invoquât l'élite des vidangeurs. N'en doutons point : si la démocratie avait continué son train, on y fût arrivé.

Cette faiblesse que ressentent les hommes de croire qu'ils font partie de l'élite ressemble à la folie dont souffrent les femmes de se croire belles. Seules le sont véritablement celles qui ne prétendent pas l'être. De même, il est dans la nature de l'élite de ne former qu'une minorité, d'être une et indivisible, de ne pouvoir supporter les fractionnements, de toujours se prévaloir d'un imprescriptible singulier. Au sein d'une même société, il ne peut y avoir qu'une élite. Lorsqu'on emploie le mot au pluriel, on tente d'établir une confusion entre l'élite véritable et les petits groupements que constituent dans chaque métier, ceux auxquels les aptitudes naturelles, les qualités, l'expérience, confèrent une sorte de prééminence. Qui ne voit là un étrange abus de langage ?

L'habileté technique acquise dans un domaine doit être distinguée de ce dont nous faisons la condition même de l'admission dans l'élite.

Débarrassée ainsi de toutes les équivoques dont la responsabilité incombe à la politesse des grands ou à l'obséquiosité des humbles, associée à l'idée de culture et non plus de technique, réinstallée dans son royaume véritable qui est celui de la morale et non de la politique, la notion d'élite apparaît enfin sous son véritable jour. Alors on sera obligé de reconnaître que l'élite, c'est cette éclatante minorité composée de tous ceux dont l'âme a pu atteindre une certaine altitude. De cette hauteur à laquelle ils se sont élevés à force de volonté et de patience, ils peuvent soumettre à leur vue et à leur attention un horizon infiniment plus large que celui des intérêts personnels et égoïstes, ils ont une conscience plus lucide de leurs devoirs envers autrui et envers soi-même. L'utilité publique leur paraît une raison suffisante pour expliquer leur dévouement et leurs sacrifices. Avec une ardeur farouche, ils affirment leur droit à être respectés dans leurs personnes. Ils s'inclinent devant les vœux de leurs consciences : il n'en coûtera à personne ni conseil, ni ordre. Mais ils se cabrent devant toute vilenie ou bassesse : tout l'or du monde ne les décidera pas à en prendre l'initiative. Leur honneur, ils ne le mettent pas dans le commerce.

**

Telle est la représentation que la jeune élite annamite veut offrir d'elle-même, tels sont les traits essentiels dont elle dessine son portrait. L'utilité publique d'un côté, la dignité personnelle de l'autre, tels sont les deux pôles entre lesquels elle organise son activité.

Mais pendant longtemps, le souci qu'elle avait de sa dignité lui interdisait d'administrer les preuves publiques de l'attachement qu'elle portait au bien commun. Toutes les assemblées étant électives, le seul chemin, sinon pour accéder au pouvoir, du moins pour s'imposer à l'attention collective, passait par des sentiers boueux. Il eût fallu crier avec les sots, sourire avec les hypocrites, flatter les pires instincts de la plèbe, se compromettre avec le vice. Elle refusa de se livrer à de si basses besognes. Le public, faute d'en comprendre les raisons, condamna cette attitude. Dans cette réserve inspirée par une pudeur morale, les uns découvraient de la réticence, de la duplicité, une manière de trahison. On eût souhaité une irruption sensationnelle sur la scène politique, des discours enflammés, des gestes spectaculaires. Le malheur voulût que la jeune élite dont les membres pour la plupart ont

vécu en Europe et éprouvé la valeur des régimes démagogiques, ne témoignât qu'horreur et dégoût pour ces mœurs déplorables qui révoltaient en elle des habitudes pour ainsi dire traditionnelles de penser. La foule attendait des acteurs sur les tréteaux des carrefours, une comédie où le lyrisme cédât de temps en temps la place au pathétique et même au tragique. Elle était prête à acclamer ceux dont elle rêvait de faire ses idoles. Mais elle rencontra des êtres convaincus de la vanité profonde d'une action sur le plan politique, accoutumés à haïr les attitudes théâtrales, décidés seulement à suivre une vocation d'hommes, à mener une existence selon leurs consciences.

Ils avaient pourtant une bataille à livrer, des victoires à remporter. Mais le champ sur lequel ils développaient leur stratégie et fixaient leurs positions n'avait rien de l'éclat de ces lieux illustrés par le choc des armées. Avant de paraître sur le forum et de solliciter la confiance des foules, ne devaient-ils pas d'abord prouver leur valeur humaine dans le cadre de leur activité professionnelle ? Dans leurs carrières administratives ou libérales, ils avaient donc cherché à donner l'expression la plus complète, la plus heureuse, de leurs capacités, de leur compétence, de leur conscience, de la dignité de leurs mœurs et de leur caractère. Une pareille tâche exigeait d'eux des efforts de tous les jours, une patience et une volonté inlassables. Ils ont la satisfaction de constater que les résultats qu'ils ont obtenus répondent à leurs espoirs, que, dans le milieu où s'exerce leur activité professionnelle, ils sont parvenus à conquérir d'autrui, quelques fois l'admiration, souvent l'estime, toujours le respect. Ils ont levé tous les préjugés dont leurs prédécesseurs étaient victimes et ce triomphe, ils peuvent l'offrir en hommage aux traditions de leur race dont ils ont prouvé ainsi les mérites et les vertus. Du même coup ils ont montré la qualité des services qu'ils peuvent rendre à la collectivité. Chacun dans son domaine visant à atteindre l'excellence, s'occupant de remplir avec un zèle scrupuleux les divers devoirs auxquels l'astreint la fonction sociale qu'il a choisie, tous ont déjà témoigné de leur dévouement envers l'utilité publique.

**

Si dans le cadre de la profession, la bataille livrée contre soi pour en atteindre le meilleur rendement nécessite une dure et constante tension, la lutte dont le milieu social fournit le théâtre ne présente pas moins d'apreté. Que notre jeune élite donne aux œuvres de bienfaisance le meilleur d'elle-même et de son temps,

il n'y a rien qui doive étonner. Il est facile en effet d'appliquer les principes dont soi-même on a reconnu l'excellence. Mais la difficulté commence dès qu'il s'agit d'y convertir autrui. Dans une société où l'égoïsme familial empêche toute floraison du sens social, l'entreprise s'est avérée ardue de prêcher une leçon de solidarité. Cependant notre jeune élite y eût consacré volontiers ses peines, — davantage encore qu'elle ne l'a fait jusqu'ici —, si elle possédait la certitude qu'elle rencontre sur son chemin seulement des simples que le hasard des circonstances a privés de la foi. Malheureusement, elle se heurte à des personnages intéressés qui sous le couvert de la charité abritent quelques fois un appétit insatiable de lucre, et souvent une vanité ridicule qui se délecte d'un titre, d'un fauteuil et même de moins encore. Tel est le souci qu'elle porte au maintien de sa dignité qu'elle refuse de se compromettre avec des êtres malfaisants ou comiques. Pour comprendre une pareille attitude, il faut avoir connu certains de ces milieux qui, ces dernières années, ont pourvu le tribunal correctionnel d'une clientèle de choix. Alors on jugera que cette réserve où s'enferme notre jeune élite est justifiée non par le doute émis sur la légitimité des principes charitables mais par la crainte de certains contacts jugés indésirables.

Mais cédant à une habitude dont le fondement semble solide, l'opinion générale aime associer dans ses considérations les deux notions d'utilité publique et d'action politique. Elle voit dans celle-ci la meilleure méthode pour servir celle-là. Et normalement il devrait en être ainsi. On le sait déjà. L'activité politique dans la Cité ancienne non seulement paraissait la plus noble qui fût puisqu'elle était l'apanage des hommes libres à l'exclusion des esclaves, mais encore la plus légitime, tel un devoir dont l'acquittement imposé à tous prouvait l'intérêt que chacun portait au groupement social et la reconnaissance qu'il lui devait. Malheureusement, de nos jours, par la faute des politiciens, elle s'est avilie et dans l'usage courant, n'évoque plus que l'idée des combinaisons louches, des basses intrigues auxquelles une conscience pure rougirait d'être mêlée. Aussi les esprits passionnés du bien commun en arrivent à se contenter du rôle des spectateurs qui, du haut de leur isolement, contemplant l'arène où évoluent les bestiaires. Ainsi en usait la jeune élite annamite. Mais tandis qu'ailleurs les spectateurs ne pouvaient considérer d'un œil froid le spectacle parce qu'il y allait de la vie et de la mort des êtres,

heureusement, dans notre pays, les grands problèmes politiques étant inabordables, le forum ressemblait à ces places de village où le dimanche, au milieu d'une petite foule montée sur des chariots, quelques jeunes gamins taquinaient un humble taureau dont on devinait à peine les cornes. Aucune goutte de sang n'imbibait le sol, la lutte ne présentait aucun caractère tragique, c'était un simole divertissement sans conséquence que personne ne prenait au sérieux et auquel on accordait l'aumône d'une attention amusée. Ainsi les marionnettes qui s'agitaient sur nos places publiques, se trouvant dans l'incapacité de nuire, ne pouvant ni intéresser, ni émouvoir, ne fournissaient qu'un spectacle comique. Notre jeune élite goûtait à cette représentation les plaisirs d'un simple jeu de l'esprit dont aucune angoisse ne venait altérer la froide indifférence. Cependant le rire qui la secouait la consolait, comme jadis Erasme, de la vision pénible des bêtises humaines.

Or voici que nous assistons aujourd'hui à la restauration de certaines valeurs parmi lesquelles se trouve précisément la politique. Ravie à l'influence des trublions et des démagogues, réinstallée sur son trône d'honneur, elle a retrouvé sa pureté antique et de nouveau semble devoir s'imposer à l'occupation des hommes de bien et des têtes bien faites. Or, pour la première fois, la jeune élite de notre pays a été conviée à la méditation de l'utilité publique par l'autorité gouvernementale elle-même. Celle-ci, prenant une claire conscience de ses responsabilités, décidée à donner à l'opinion des preuves de sa sincérité et de sa bonne volonté, a mis un soin scrupuleux dans le choix de ses conseillers. La tâche qui lui incombe se révèle d'une délicatesse extrême. Tant de sollicitations qu'il faut écarter, tant de mécontentements qu'il faut prévoir, tant d'intérêts puissants qu'il faut réduire, si elle veut réaliser en elle ce miracle qu'admirait Pascal, « la force juste », et diriger les meilleurs au service de la collectivité ! Naguère un pareil souci lui était évité : elle acceptait dans son commerce les élus du suffrage et si leur société manquait souvent de tenue et de dignité, elle n'avait pas à s'en excuser. Maintenant que lui est reconnu le droit de désigner ceux qui l'assisteront de leurs avis, il lui appartiendra de l'exercer de telle sorte que les hommes qu'elle honore de sa confiance s'honorent déjà de jouir du respect de tous.

Cette jeune élite à laquelle est dévolue la tâche difficile d'éclairer le Gouvernement de ses conseils, elle apprécie, de son côté, à son juste prix, l'honneur qui lui est conféré. On peut avoir la certitude qu'elle ne manquera pas à ses devoirs. Si véritablement on attend

d'elle qu'elle exprime son opinion, elle s'acquittera de cette obligation en toute loyauté. Elle poussera au besoin le courage de la franchise jusqu'à l'héroïsme. Cette indépendance dont elle s'enorgueillit la libère à la fois du désir de plaire et de la peur de déplaire. Elle ne parvient pas à distinguer la volonté de servir la collectivité et celle d'obéir aux exigences de sa conscience. Tant que dure cette coïncidence entre l'une et l'autre, qu'elle peut assigner le même but aux efforts qu'elle poursuit sur le plan public et aux recherches auxquelles elle s'adonne dans la solitude de son âme, elle se répète la parole que Thucydide attribuait à Périclès : « Le citoyen qui demeure étranger aux affaires du pays ne passe pas pour ami du repos, mais pour inutile ». Alors elle revendiquera le droit de permettre à sa parole d'être l'écho de ses pensées, de défendre des thèses, d'adopter des solutions qui ne résultent point de quelque calcul égoïste et mesquin, mais qu'auront élaborées des réflexions patientes orientées toutes vers le souci du bien commun. Dans cet accord entre les élans de sa générosité intérieure et les actes de sa vie publique, elle situe sa noblesse, sa fierté et presque sa raison de vivre. Ce serait mal la connaître que de supposer qu'elle puisse consentir à quelque ignominie dont elle rougirait éternellement et dont elle assumerait la honteuse responsabilité devant le peuple dont elle souhaite d'être la haute incarnation. Cependant cette vérité qu'il est en son devoir de proclamer et que désire connaître l'autorité, elle sait qu'une traduction inopportune pourrait engendrer de dangereuses conséquences. Aussi se réserve-t-elle la tolérance d'en formuler l'expression à la faveur des meilleures circonstances. Ennemie de ces attitudes théâtrales dont s'enthousiasment les foules grossières, elle ne cherche point de faciles victoires en abusant des occasions dont le hasard lui offre le privilège. Ce ne sont point des succès personnels qu'elle vise, mais l'intérêt général dont elle entend assurer le triomphe. Aussi peu importe le lieu ou le moment où lui est procurée la faculté d'agir. Peut-être même ses préférences lui font souhaiter que cette activité soit protégée contre toute publicité tapageuse dont s'enchantent les gloires du siècle. De même enfin, elle sait que le besoin qu'elle éprouve d'être sincère n'interdit point le maintien de cette politesse dont l'éducation orientale tire un légitime orgueil. Elle dira donc les vérités dont elle aura la charge, mais elle saura atténuer la rigueur du fond par la courtoisie de la forme.

En toute loyauté, mais dans la dignité et l'honneur, tel est l'idéal dont la jeune élite an-

namite entretient ses rêves. L'opinion le sait et frissonne d'espérance devant les premiers pas qu'elle va faire sur la voie publique. Mais peut-être conviendra-t-il de modérer cette fièvre afin de prévenir de possibles désillusions. En effet, tant d'obstacles interviennent entre le devoir-faire et le pouvoir-faire qu'il ne faut pas s'attendre à ce que des miracles se produisent du jour au lendemain. Le véritable miracle, c'est qu'il est permis enfin à la jeune élite d'élever sa voix et de donner son avis. Si grâce à cette prérogative, elle obtient que quelques erreurs soient évitées, qu'un peu de bien même soit réalisé, n'est-ce point déjà un progrès dont il faut se féliciter ?

Mais le danger est plus sérieux, qui provient d'un excès de scepticisme que d'une exagération de l'enthousiasme. S'il en est qui se réjouissent de voir notre jeune élite jouer un petit rôle dans la vie politique du pays, d'autres au contraire en sourient de pitié de d'ironie. Ces derniers sont convaincus que la forme purement consultative dans laquelle les représentants de notre jeune élite sont appelés à exercer leur activité annihile d'avance leurs efforts. Ils incriminent les institutions dont ceux-ci font partie et désespèrent de leur voir obtenir un résultat quelconque. A ceux-là il faut répondre que les institutions n'ont pas de valeur en elles-mêmes, qu'elles tirent toute leur valeur de celle des hommes qui la composent. Si donc notre jeune élite a pris une conscience nette de ses responsabilités, si elle est décidée à s'acquitter de ses devoirs dans la dignité et dans l'honneur, à consacrer tout ce qu'elle a reçu de talents, tout ce qu'elle a acquis d'expérience et de compétence, en un mot, si elle reste fidèle à elle-même et dans la logique de son caractère, il sera en son pouvoir de transformer les institutions à l'activité desquelles elle est associée et de conférer à celles-ci un prestige, un éclat que ne laisseraient point soupçonner les règles organiques de leur constitution.

★★

La voici donc à pied d'œuvre, cette jeune élite qui porte sur les épaules le poids de tant d'espérances, prête à s'engager dans le chemin de ses destinées. Puisse-t-elle, comme le jeune chevalier à la veille de l'adoubement qui le sacrera chevalier, passer une dernière nuit dans la prière et dans la méditation et apparaître, toute rayonnante des lumières de l'aurore retrouvée, dans l'allégresse du jour qui naît.

NGUYEN-MANH-TUONG

En marge des paroles du Maréchal

**“ DONNONS-NOUS A LA FRANCE ; ELLE A TOUJOURS
PORTÉ SON PEUPLE A LA GRANDEUR ”**

par François d'ANTAN

Darmi les hautes vérités que le Maréchal sait si bien rappeler à la mémoire des Français, celle-ci, dans sa forme lapidaire, est l'une des plus nobles et des plus émouvantes.

Pure et simple constatation d'un fait, elle ne souffre aucune discussion ; mais elle appelle notre méditation.

Il est réconfortant, dans la tristesse des heures grises que traverse la Patrie, de rechercher le secret de cette extraordinaire vocation historique ; et d'y trouver un nouvel aliment pour fortifier notre foi dans sa pérennité.

Il est salubre et opportun d'y puiser, sans vain orgueil, la justification d'une fierté qui, dans la pire adversité, interdira toujours à un Français de courber la tête.

C'est que la France, — ne l'oublions jamais —, à travers bonheurs ou malheurs, demeure la légataire incontestée des plus brillants, des plus heureux et des plus merveilleux processus du genre humain, communément appelés « Civilisation Occidentale ».

Cette civilisation, toute de qualité, dessine dans le temps et dans l'espace, d'Athènes à Rome et de Rome à Paris, une chaîne ininterrompue de « sommets », dont les plus élevés portent, gravés dans le roc, les noms prestigieux de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

Elle s'appelle d'abord « la Grèce » ; elle fut plus tard l'« atticisme », puis l'« hellénisme ».

Elle fut « Rome », qui la dispersa dans l'univers, d'abord avec les légions de ses soldats et de ses colons, ensuite avec les missionnaires de sa foi chrétienne.

Enfin, par « la Renaissance », elle se retrouvait et se complétait elle-même, quand la Réforme vint interrompre son magnifique développement.

Les historiens et les philosophes sans passion, commencent à évaluer exactement quel recul de la Civilisation doit exprimer désormais le nom de la Réforme.

Nous devons, en France, de profondes actions de grâce au bon sens de nos rois et de notre peuple, qui, d'un commun accord, repoussèrent cette libération mensongère.

C'est leur résistance qui a permis le développement de notre nationalité au XVI^e, au

XVII^e et même au XVIII^e siècle : développement si complet, si brillant, d'une humanité si parfaite, que la France en est devenue l'héritière légitime du monde grec et romain.

Par elle, la mesure, la raison et le goût ont régné sur notre Occident, et cette Civilisation vénérable s'est perpétuée jusqu'au seuil de notre âge contemporain.

Malgré la Révolution, qui n'est que l'œuvre de la Réforme reprise et à peu près réussie, malgré le romantisme qui n'est qu'une suite littéraire, philosophique et morale de la Révolution, malgré une régression plus accentuée du spiritualisme, dont ce siècle nouveau fut le témoin justement effrayé, on peut encore soutenir que la Civilisation montre, en pays de France, sous les décombres même d'un désastre sans précédent, d'assez beaux restes : notre tradition n'est qu'interrompue, notre capital subsiste.

Il dépend de nous de le faire, à nouveau, fleurir et fructifier. C'est là l'âpre besogne, mais combien magnifique, à laquelle nous convie, par le verbe et par l'exemple, notre grand Conducteur National.

Est-il possible d'imaginer que nous puissions renier nos aïeux, trahir nos enfants, en lui refusant notre concours, ou seulement même en le lui mesurant ?

Oui, donnons-nous à la France, offrons-lui toutes nos activités, avec la volonté constante qu'elles lui soient utiles.

Mais réfléchissons bien qu'en ce faisant, nous ne tirons sur elle aucune créance ; nous demeurons ses débiteurs ; tout ce que nous lui donnons n'est qu'un acompte sur notre dette, une partielle restitution. Nous ne faisons que lui rendre la valeur inestimable du « titre de noblesse », tiré de notre seule naissance sur son sol d'élection. Nous ne faisons que mettre à sa disposition notre riche quote-part, trouvée sans mérite au berceau, de nos dons innés de cœur et d'intelligence, de nos qualités transmises, de nos vertus héritées, entretenues et développées par notre éducation et le travail : splendide synthèse du plus délicat extrait de tous les travaux de l'espèce.

Quel privilège, en vérité, que cette « initiation naturelle », qui, de l'aveu de nos voi-

sins, de nos rivaux, de nos vainqueurs eux-mêmes, fait de chaque Français, dans la force de terme, un « homme de qualité », dont les autres humains recherchent le contact, prisent le langage, et s'honorent de l'amitié.

Concevons-en, certes, une légitime fierté, et remercions le Maréchal de nous l'avoir rappelée.

Mais alors, comprenons mieux encore notre chef, lorsque, acharné au redressement de la Patrie, scrutant de son regard d'acier les horizons lumineux de son Histoire, il nous demande de l'aider à la restauration d'un Etat à sa mesure, capable et digne de refléter, aux yeux de l'Univers, la somme des vertus de la race, l'image d'une « Nation de qualité ».

Il y voit clair et loin, quand il nous conseille de rompre sans hésiter, avec cet individualisme forcené qui a, depuis cent cinquante ans, amenuisé et détourné notre héritage, au profit exclusif de nos égoïsmes particuliers, de nos appétits, et — disons-le — de tous les instincts de notre bête humaine.

Il y voit clair et loin quand il nous demande aujourd'hui de remettre ce trésor au service de la communauté française.

Il y voit clair et loin, quand il veut, d'une main ferme et assurée de clinicien, tenter et réussir cette transfusion urgente et nécessaire, de l'individuel au social, du communautaire à la communauté, afin de redonner au noble visage pâli de la France, ses vives et séduisantes couleurs d'antan, Lui rendre son traditionnel dynamisme, et Lui permettre ainsi de poursuivre demain, à travers le Monde, son étonnante et prestigieuse mission :

L'arracher, ce monde en folie, au matérialisme barbare ;

L'illuminer à nouveau de la flamme de spiritualité dont Elle est demeurée l'authentique vestale ;

Lui servir de guide en lui tendant la main, pour la conquête de nouveaux sommets ;

En un mot, lui-aussi, « le porter à la grandeur ».

FRANÇOIS D'ANTAN.

L'EUROPE FUTURE ET SON ÉCONOMIE

La constitution économique de l'Europe future devra certainement associer les peuples dans un vaste système de collaboration ; la France doit jouer sa partie dans ce concert. longtemps attirée vers l'Atlantique, elle a un rôle essentiel à remplir dans une économie européenne et méditerranéenne...

Yves BOUTHILLIER.

DE l'Utopie de Thomas Moore, aux Etats-Unis d'Europe de Briand, bien des hommes, philosophes, économistes ou théoriciens politiques, ont essayé de refaire l'Europe, une Europe prospère, où règneraient la concorde et la solidarité, et qui ne serait point ensanglantée, périodiquement, par des conflits armés entre nations. Les belligérants ont dressé des programmes de reconstruction du monde, dans lesquels la réorganisation de l'économie mondiale et le retour à un vaste commerce international tiennent une large place. Le III^e Reich, notamment, a repris le problème à son compte et devant la faillite retentissante des idées briandistes et de la S. D. N. se propose de construire, politiquement d'abord, économiquement ensuite, un continent européen viable. Il serait présomptueux et prématuré de porter un jugement sur les systèmes proposés et d'affirmer la rigidité

et le caractère absolu de telle ou telle solution, d'autant plus que la base de départ, c'est-à-dire l'organisation politique de l'Europe d'après-guerre, nous fait encore défaut.

Quoi qu'il en soit, la France a son mot à dire à des titres divers. Elle fait partie intégrante de cette Europe que l'on veut reconstruire ; elle est le lien et la voie de transit, entre le bloc européen et les territoires d'outre-mer ; et enfin, elle est une puissance internationale, puisque maîtresse d'un Empire colonial, complément indispensable de son Economie.

Le docteur Funk a reconnu ce fait, déclarant : « Le nouvel ordre économique européen sera construit sur les faits naturels... on rendra l'économie mondiale plus étroitement solidaire ; on réunira les forces économiques des deux pays, l'Allemagne et la France, pour reconstruire l'Europe ».

Il n'est pas sans intérêt d'analyser les solutions proposées et d'en supputer les résultats. La condition absolue de toute reconstruction future, est la disparition entre les différents peuples du continent européen, de toute idée de revanche ; il faut que l'Europe nouvelle s'appuie sur des nations satisfaites de leur sort, et de prospérité économique comparable. Chacun sait, en effet, que les désirs de revanche viennent tout autant, sinon plus, de la situation économique défavorable faite au vaincu, que de ses sentiments nationaux meurtris. De même que dans un pays, la lutte des classes a amené des troubles communistes, de même dans une communauté de nations, la lutte entre peuples prolétaires et peuples nantis a amené et amènera toujours la guerre. Le retour d'une paix durable exige une répartition équitable des richesses ; si celles-ci ne font que changer de main, les causes de guerre ne disparaîtront pas.

L'économiste André Piatier, des publications duquel nous nous sommes largement inspirés, disait que la paix revenue, l'Europe devra essayer de développer ses forces économiques d'une façon harmonieuse par une division du travail qui soit autre chose que « l'exploitation monstrueuse des peuples politiquement faibles et de la mise en œuvre outrancière des sources de matières premières les plus aisément accessibles », comme la qualifiait le Conseiller d'Etat Wohlat de Berlin.

La collaboration européenne doit s'efforcer de créer des valeurs stables, et s'ingénier à augmenter le standard de vie des peuples qui travaillent dans ce but. Cela ne veut pas dire qu'il faut transposer sur un plan international resreint, l'autarcie dont certaines nations ont fait ces dernières années la base de leur politique économique. Au contraire, la prospérité économique de l'Europe exige une reprise et une intensification des échanges entre les divers continents.

Tous les peuples sont d'accord sur ce point, et il est assez piquant de constater que le *Times* qualifie de folie l'idée d'autarcie impériale au sein du British Commonwealth of Nations, au moment même où le *Völkischer Beobachter* déclare l'autarcie nationale aussi bien qu'européenne une utopie irréalisable.

Il existe donc deux processus distincts et successifs. L'harmonisation des échanges intérieurs au sein du continent européen, et la création de courants d'échanges entre l'Europe et les autres continents.

Mais le problème essentiel de l'économie européenne concerne les échanges intérieurs. De par la nature de leur sol, la plus ou moins grande richesse de leur sous-sol, leur position

géographique, la densité de leurs populations, les nations européennes ont un potentiel économique différent, tant en qualité, qu'en quantité. Il est nécessaire, que dans chaque pays soient développées au maximum les productions qui lui sont propres et qu'il bénéficie en échange d'une part équitable de celles pour lesquelles il est défavorisé. Il y a donc une double répartition à assurer, répartition des moyens de production et répartition des produits.

Nous nous en tiendrons ici à la seconde. Des tentatives avaient été bien faites dans ce sens par les commissions économiques internationales, les ententes industrielles et les cartels, qui en fait n'avaient pas d'autre but, mais leur action avait été impuissante à rationaliser les échanges. Les traités de commerce passés entre nations n'étaient que de simples conventions de troc, qui aboutissaient à des trafics hétéroclites : locomotives contre céréales, instruments d'optique contre tabac, etc... Ce système économique constatait un état de fait, essayait de s'en accommoder, mais ne constituait en rien une collaboration économique. Il fut cependant perfectionné par l'adoption du clearing qui est un accord de troc plus étendu conclu entre deux États, portant sur un grand nombre de marchandises échangées au cours d'une période limitée et spécifiant que la valeur de l'import sera, pour chaque pays, égale à la valeur de l'export. Le procédé avait l'avantage considérable d'éviter l'usage d'une monnaie internationale gagée sur l'or et même tout mouvement de devises entre les pays contractants. En effet, un organisme intermédiaire, l'office de compensation, assurait les règlements en compensant les dettes et les créances. En pratique cette compensation était imparfaite par suite du manque de concordance dans le temps des opérations de troc. Si l'un des pays exportait au delà de ses importations, il créait à son profit une créance pour laquelle à l'office de compensation, il ne trouvait pas de contrepartie. Il se formait ainsi ces fameux « arriérés » de clearing, très difficiles à résorber, qui sont la pierre d'achoppement du système. Il fallait alors réduire les exportations excédentaires, mesure anti-économique qui va à l'encontre du développement des échanges que l'on s'était proposé.

Le clearing bilatéral, tel qu'il vient d'être exposé, ne donnant pas satisfaction, il fallait trouver un système plus souple qui, tout en évitant les mouvements de devises, sauvegarde l'indépendance monétaire de chaque pays et accroisse au maximum le volume des échanges réciproques. On a cru trouver la solution dans l'extension simultanée du clearing bilatéral à plusieurs pays. Le principal avantage d'un

semblable système serait de restaurer pour chaque Etat la notion de balance commerciale globale alors que le clearing simplement bilatéral exigeait un équilibre strict entre les balances commerciales des divers pays pour éviter les arriérés. Un exemple illustrera le mécanisme. Supposons que la France bénéficie d'un excédent d'exportations vis-à-vis de la Belgique tandis qu'elle achète à l'Allemagne plus qu'elle ne lui vend. Supposons que l'excédent d'exportations qui apparaît entre la France et la Belgique, compense le déficit qui existe entre la France et l'Allemagne, la balance commerciale globale de la France vis-à-vis de la Belgique et de l'Allemagne se trouve ainsi en équilibre, équilibre qui n'apparaît pas dans le clearing bilatéral. La France pourra payer l'Allemagne avec les crédits qu'elle a sur la Belgique ; il n'y aura pas d'arriérés de clearing bloqués et les exportations excédentaires seront couvertes grâce à cette compensation à deux effets. Au surplus, l'Allemagne pourra utiliser les crédits de la France sur la Belgique pour accroître ses importations en provenance de ce dernier pays et tous y trouveront leur compte.

Les avantages de ce système peuvent être étendus à un grand nombre de pays, ce qui accroîtra les chances de compensation entre les portions excédentaires éventuelles des exportations de chacun d'eux. L'opération matérielle du clearing sera effectuée par un office de compensation central qui enregistrera les opérations de chaque pays et compensera leurs débits et leurs crédits, au fur et à mesure de la conclusion de nouvelles affaires commerciales.

Ces théories, dans l'application desquelles, certains voient la solution d'avenir et la seule solution aux problèmes économiques européens, ont eu la faveur des économistes allemands. L'Institut de Science Bancaire allemand notamment, envisage à la faveur de leur réalisation la fin probable de la réglementation des devises et le retour du Reichmark parmi les monnaies libres.

Pour aussi séduisant qu'il soit, le clearing multilatéral présente cependant quelques inconvénients. Il se peut, que lors de la conclusion d'un accord de clearing, les intérêts des contractants apparaissent, sinon contradictoires du moins divergents ; les monnaies étant détachées de l'or et défendues par des mesures arbitraires aboutissant à la fixation du cours des changes par voie d'autorité, il est tentant pour un Etat de fixer le cours de sa monnaie à un niveau élevé et de faire varier ce cours dans un sens favorable à ses opérations commerciales. Pour éviter cette difficulté, il est nécessaire d'établir une valeur comparée des

monnaies des divers Etats signataires de l'accord du clearing, afin de donner aux transactions commerciales une base certaine. La recherche de cette valeur donne lieu à des négociations laborieuses où il est à craindre qu'intervienne la pression politique des Etats forts. Il faudrait donc avoir une monnaie de référence qui remplacerait l'or et qui servirait de commune mesure à toutes les valeurs échangées.

L'Allemagne propose que dans la nouvelle Europe, cette monnaie soit le Reichmark. L'économie allemande en tirerait de multiples avantages notamment par un accroissement important de ses exportations. Les détenteurs européens de crédits en Reichmarks auraient, en effet, sans nul doute, tendance à les utiliser sur place et par conséquent à acheter des marchandises allemandes. Mais, en contre-partie, l'Allemagne aurait l'obligation d'assurer au Reichmark la même valeur partout et de renoncer aux cours différentiels qu'elle a su, avec tant d'habileté, utiliser pour développer son commerce en Europe centrale et dans les pays du Proche-Orient.

La chose est d'importance, car une diversité de valeur de place à place créerait des différences de coût entre les marchandises dans les divers pays membres du clearing. Les achats auraient tendance à se porter sur les places les moins chères, qu'elles soient ou non productrices, et à provoquer des déplacements inopportuns de marchandises qui troubleraient les échanges.

Ces économistes sont même allés plus loin, ils ont voulu supprimer la monnaie.

La monnaie de référence choisie servirait seulement comme étalon des valeurs, comme moyen de paiement, elle pourrait avantageusement être remplacée par un instrument plus souple et plus pratique, le chèque entre nations. Le solde momentané d'une balance commerciale, au lieu d'être couvert en marchandises, en devises, en or ou en monnaie de référence, le serait par une simple promesse de payer. Lorsque chaque pays aura remis de l'ordre dans son économie, lorsqu'il aura équilibré ses importations et ses exportations ou bien si sa balance des comptes lui est favorable, le chèque ne sera pas sans provision et le système pourra fonctionner.

Quel que soit le processus adopté, l'unité économique de l'Europe ne sera réalisable que si le continent bénéficie d'un climat politique favorable. L'apaisement des rancunes entre les nations, et une réelle solidarité internationale sont les conditions absolues d'une reconstruction du continent européen.

ROBERT VANNEL.

Les Grands Ateliers de Truong-Thi

par Paul MUNIER

AVEC des mots il est difficile de donner une idée approximative des dimensions d'une installation pareille. Aidons-nous du dessin. Je prie le lecteur de se reporter au plan où figure, avec les nouveaux et anciens ateliers, la future cité ouvrière ; sur ce plan et sous l'indication « nouveaux ateliers », il verra un rectangle portant la mention « Grand hall » ; eh bien ! ce grand hall, qui tient une si petite place dans l'ensemble, couvre une superficie de huit mille mètres carrés ! Ainsi l'on pourra avoir un aperçu des proportions énormes de l'entreprise. Et l'on comprendra — mais ceci n'a qu'une importance insignifiante — qu'ayant voulu visiter tout, à Truong-thi, en une matinée, je commençai à huit heures et n'eus terminé qu'à midi, exténué, savourant avec délices le rhum-citron-soda que m'offrait mon aimable cicerone, l'Ingénieur principal Muller, lui-même sans forces et sans voix après cette demi-journée de marches, de contre-marches et d'incessantes explications par 36° à l'ombre.

Les Grands Ateliers de Truong-thi se composent de deux groupes de bâtiments qu'on appelle « Anciens ateliers » et « Nouveaux ateliers ». Les premiers, où tout se faisait jusqu'à présent, sont désormais destinés aux travaux de réparations des voitures et wagons. Ils seront, d'ici à l'année prochaine, décongestionnés par le transfert de certaines machines, de la forge et de la fonderie. Ils sont compris dans un groupe d'édifices où l'on compte trois bâtiments à usage de magasins pour matières premières et pièces de rechange, trois magasins pour stockage et séchage des bois, une école d'apprentissage dont je parlerai longuement plus loin, enfin la direction et les bureaux.

Les nouveaux ateliers, destinés à la réparation des locomotives, à des fabrications, aux travaux de forge et de fonderie, sont constitués de trois bâtiments : 1° le Grand hall, énorme construction à toiture en demi-coupoles successives, couvrant huit mille mètres carrés, en trois travées identiques accolées desservies, la travée centrale par deux ponts roulants, et chaque travée latérale par un pont roulant ; 2° un bâtiment destiné aux travaux de forge, couvrant huit cents mètres carrés ; 3° un autre bâtiment destiné aux travaux de fonderie, et couvrant treize cents mètres carrés.

L'ensemble forme un groupe industriel considérable où, en dépit de l'extrême modernisation du machinisme, sont employés près de deux mille travailleurs indigènes.

Les anciens ateliers, encore un peu encombrés par des installations qui passeront en face, ne permettent pas partout une vue d'ensemble qui donnerait idée de leurs dimensions. Pour se rendre vraiment compte, il faut se placer au delà d'une des extrémités du chemin que parcourt le grand pont transbordeur. Devant soi on a un vaste espace découvert, où se meut ledit pont, portant une voiture ou un wagon jusqu'aux rails qui permettront de pousser le véhicule dans l'atelier où il doit entrer. D'un côté on voit le bâtiment où sont réparés ou refaits entièrement les wagons, de l'autre celui où les voitures sont soignées et remises à neuf. On a l'impression que les véhicules à traiter ne sont pas plus volumineux que des pousse-pousse.

Quant au grand hall des ateliers nouveaux, déjà présent affecté aux réparations de locomotives, c'est une prodigieuse construction, haute comme une cathédrale, large comme trois et longue comme deux. Au centre, haut perchés et entièrement vitrés, les bureaux apparaissent comme une passerelle de commandement, ou bien comme un important poste d'aiguillage qu'on aurait placé au centre d'une des plus grandes gares du monde.

★ ★

Que fait-on à Truong-thi ? Sauf les roues, absolument tout ce qui peut servir à la réparation, à la remise à neuf, au remplacement des pièces de locomotives, de voitures ou de wagons. On y construit de toutes pièces des wagons neufs, des voitures-restaurants, des voitures-couchettes. Tout est refait ou fait sur place : jusqu'aux bougeoirs, jusqu'aux cendriers, jusqu'aux porte-manteaux ; tout y compris la boiserie, le vernis, le capitonnage. On comprend que cela nécessite des installations compliquées, des approvisionnements variés. C'est si touffu que je serais incapable, malgré mes notes prises, de citer tout ce que j'ai vu et surtout dans l'ordre, qu'il s'agisse de l'ordre où je l'ai vu ou bien de l'ordre où c'est utilisé dans la réparation ou la construction.

Une telle diversité de travaux exige infiniment de méthode. A cet égard, le magasin de modèles est une merveille. Combien peut-il y avoir de pièces diverses dans les locomotives, les wagons, les voitures, en y comprenant les pièces de garniture et d'ornement ? C'est prodigieux ! Des milliers, sans aucun doute. Eh bien ! toutes ces pièces ont leur modèle, exactement coté, aux ateliers de Truong-thi ; et un système de fichiers permet de trouver instantanément le modèle dont on a besoin.

Je vous parlais plus haut de ce pont transbordeur qui distribue les voitures et wagons malades à ces deux infirmeries pour véhicules que sont les deux vastes bâtiments qu'il dessert.

Bien que me montrant tout en détail, M. Muller, qui craignait sans doute — non sans raison ! — que je finisse par ne plus m'y reconnaître, me conduisit d'abord devant une voiture qui venait d'arriver ; on a eu juste le temps d'ôter ses boiserie extérieures ; elle apparaît rongée dans toutes ses ferrures, corrodée jusqu'à l'os. Tel est l'effet de l'air marin, malgré graissages, peintures et vernis — et il ne faut pas oublier que le Trans-indochinois a les quatre cinquièmes de son parcours en bordure des côtes. Puis on me place devant une voiture qui est achevée, qui va sortir ; en arrivant elle était dans l'état de celle que je viens de voir ; à présent c'est une voiture neuve, absolument neuve, aux vernis brillants, aux accessoires impeccables, aux capitonnages parfaits et qui, sous ces revêtements sans défaut, possède une ossature d'acier entièrement neuve aussi.

J'ai dit plus haut qu'à Truong-thi on fabriquait tout, sauf les roues. Mais naturellement on les y répare ; le roulement et les freins usent les roues ; alors il faut y rajouter du métal, par soudure électrique, et ensuite les passer aux tours ; pour la recharge des boudins de roues, est installée une machine très moderne : la machine Sarazin. Haut perché, couvert d'un masque aux épais verres bleus, un seul ouvrier conduit le travail de cette machine magnifique.

Non loin je visite une fonderie de fonte et de bronze ; deux cubilots permettent de couler la fonte. Dans les moules de sable et charbon, vient d'être coulé le bronze qui fera, après finissage et nickelage, les ornements de quelque voiture de luxe.

Voici, justement, l'atelier des machines-outils et d'ajustage, où l'on procède à toutes les « finitions » ; on y fabrique jusqu'à des serrures !

Et puis voici la forge, encombrée, mais qui aura bientôt, comme je l'ai dit, un habitacle plus vaste et plus moderne. Nombreuses et imposantes machines : une grosse scie mécanique, une cisaille multiple, une machine à rivets (l'atelier peut fabriquer 2.800 rivets par jour), un marteau-pilon de 500 kilogrammes, un four à ressorts, sans parler de maints instruments de moindre importance.

Une merveille : la machine à essayer les ressorts de suspension. Puissante sous un petit volume, elle met facilement à plat les gros ressorts à lames multiples qui supporteront des tonnes et des tonnes durant des milliers de kilomètres, et elle permet la mesure de leur élasticité.

Me voici maintenant à la scierie. Tous les bois y arrivent en grumes ; ils ressortent sous forme de planches, chevrons, etc... qu'on place, en attendant usage, dans trois magasins à bois entièrement modernes, en ciment armé, qui peuvent contenir des quantités énormes de bois tout débité.

Allons aux nouveaux ateliers. Dans le hall immense, plusieurs locomotives sont en réparation ;

on est précisément en train d'enlever la chaudière de l'une d'elles : dans quelques minutes ses quelques tonnes vont pendre sous le pont, qui transportera facilement ce pesant boudin là où il doit être conduit.

Un peu au hasard — des fois on voudrait être technicien — j'admire en passant des machines modernes, magnifiquement entretenues et dont la silencieuse puissance étonne : ce compresseur alternatif, qui donne l'air comprimé à tout le hall ; cette grosse cisaille, qui sectionne le fer comme si c'était du fromage ; cette machine à comprimer les tôles, et qui impose aux plus épaisses un immédiat et irrésistible redressement si ce n'est qu'elle les plie à des formes diverses ; ce tour vertical à deux montants, ultra-moderne (parti de France en juin 1940 !) ; enfin cette grosse aléseuse que je vois en train de « surfacer un marbre », c'est-à-dire qu'elle régularise et polit la surface d'une énorme plaque d'acier.

J'en oublie ; mais je n'aurai garde d'oublier l'atelier de précision où l'on répare et règle ces étonnants témoins que sont les enregistreurs de vitesse Flamand, grâce auxquels on sait, point par point, la vitesse qu'a pratiquée un convoi et, si quelque accident se produit, exactement la vitesse au moment du choc.

**

Une installation tels les Grands Ateliers de Truong-thi, c'est tout un monde... et ça occupe beaucoup de monde, près de deux mille personnes, je l'ai dit. Le personnel européen, par la force des choses est loin d'être au complet ; on peut croire qu'il ne s'amuse pas ! L'Ingénieur principal Muller s'appuie, pour diriger ces vastes usines, sur deux collaborateurs de choix : M. Coquel, qui s'occupe spécialement des travaux relatifs aux locomotives, et M. Barbotin, qui commande la section des voitures et wagons. Des contremaîtres, en nombre inférieur aux effectifs prévus, un contrôleur des bureaux, un sténodactylo européen complètent les cadres de l'entreprise.

Veut-on des chiffres ? En voici, que je trouve éloquentes. En 1941, les Grands Ateliers de Truong-thi auront dû effectuer :

23 levages de locomotives (levage veut dire qu'on sépare la chaudière du châssis, qu'on remet en état toutes les pièces, qu'on reprend tous les jeux, etc....) ;

8 grandes réparations de locomotives (on dit « grande réparation dans le sens de complète remise à l'état de neuf) ;

100 grandes réparations de voitures, dont 28 à compartiments de classes ;

211 grandes réparations de wagons de 10 tonnes ;

102 grandes réparations de wagons de 20 tonnes.

Ce n'est pas tout. Hors programme, Truong-thi devra assurer le montage de matériels neufs, construire des véhicules neufs (voitures-couchettes, voitures-restaurants, etc...), réparer les équi-

pages de roues et les tubes à fumée des Dépôts, enfin confectionner des pièces de rechange ; ce dernier travail augmente considérablement du fait de la difficulté chaque jour accrue de se procurer dans le commerce les pièces nécessaires aux réparations.

★ ★

Quand on visite une entreprise française de quelque importance installée en ce pays — et les Grands Ateliers de Truong-thi sont une entreprise industrielle des plus importantes — il ne faut jamais négliger le côté social de l'affaire. Car au reproche primaire et légendaire qu'on nous fait stupidement de n'avoir rien fait ici — ce reproche, j'en ai plusieurs fois démontré l' inanité et je le ferai encore bien des fois — s'en ajoute souvent un autre, plus sournois, aussi malfaisant : celui d'exploiter le travailleur indigène, de ne nous occuper de lui que pour notre profit, etc... Autre stupidité mais qui a la vie dure. Nous en viendrons à bout comme de la première.

Examinons ce qui, à Truong-thi, est fait spécialement pour les gens. D'abord notons qu'un service médical y fonctionne sous la direction d'un docteur des réseaux, domicilié à Vinh, et qui passe la visite des malades à Truong-thi même tous les matins. Un infirmier-chef et deux infirmiers le secondent. L'infirmier est bien installée, et pourvue d'un laboratoire. Des états de malades sont tenus, et en consultant l'un d'eux j'ai la surprise de constater qu'en ce pays, qu'on dit fiévreux, il y a très peu de paludisme : vingt et une visites pour paludisme en juillet, personnel européen compris. Dans les cas graves, le malade est envoyé à l'hôpital de Vinh. Les médicaments sont fournis et les soins donnés gratuitement.

Une cité ouvrière existe, d'ailleurs insuffisante et d'ancien modèle. On verra sur un des plans ci-joints qu'une autre est prévue, dont la réalisation commencera l'an prochain ; et celle-ci sera moderne, construite en matériaux durs, composée de logements confortables ; elle comprendra un terrain de sports uniquement réservé aux ouvriers. Le personnel européen est logé sur place, en d'agréables villas.

Et j'en arrive, pour finir, à l'initiative la plus séduisante, à la réalisation remarquable de Truong-thi : l'école d'apprentissage. Ne pas confondre avec les écoles officielles d'application ; celles-ci sont destinées à faire des contremaîtres ; au rebours, l'école d'apprentissage de Truong-thi, sous la direction personnelle de M. Aubin, fait des ouvriers, mais des ouvriers de précision, qui en trois années acquièrent à fond un métier qu'ils exerceront avec maîtrise. On y enseigne la méthode Carrard, absolument nouvelle, que les moniteurs sont allés apprendre en personne à l'arsenal de Saigon, où elle est appliquée. Cette méthode extraordinaire donne des résultats étonnants : en trois semaines l'élève est capable d'exécuter un travail d'ajusteur aux deux centièmes de millimètre près, certains au demi-cen-

tième de millimètre ; mieux : elle permet de révéler, en un temps très court, les capacités particulières de l'élève, qui sera dès lors, sans perte inutile de temps, dirigé vers la spécialisation qui lui convient et où il atteindra, en trois années, à une quasi-perfection ; à cet effet il va être aussitôt classé dans une des sections de l'école : section fer, section machines-outils, section menuiserie, section serrurerie.

La méthode Carrard a d'autres avantages qu'une préparation rapide et approfondie de l'ouvrier : elle intéresse celui-ci, elle est coupée d'applications (un moniteur pour six élèves), elle donne confiance au jeune homme, lui révèle à lui-même les possibilités insoupçonnées de son adresse de main et de son ingéniosité.

Dans l'école d'apprentissage de Truong-thi, l'ordre et la propreté sont de règle ; les élèves travaillent en tenue de travail uniforme ; une grande salle de classe, voisine des ateliers, les réunit par groupes pour qu'ils apprennent, de la bouche des maîtres, les secrets du métier qu'ils ont choisi, l'art du dessin industriel, etc... Le passage aux douches-lavabos est obligatoire, et j'ai vu, en construction, une salle de gymnastique qui sera garnie de tous les agrès, une salle de réunion, une bibliothèque.

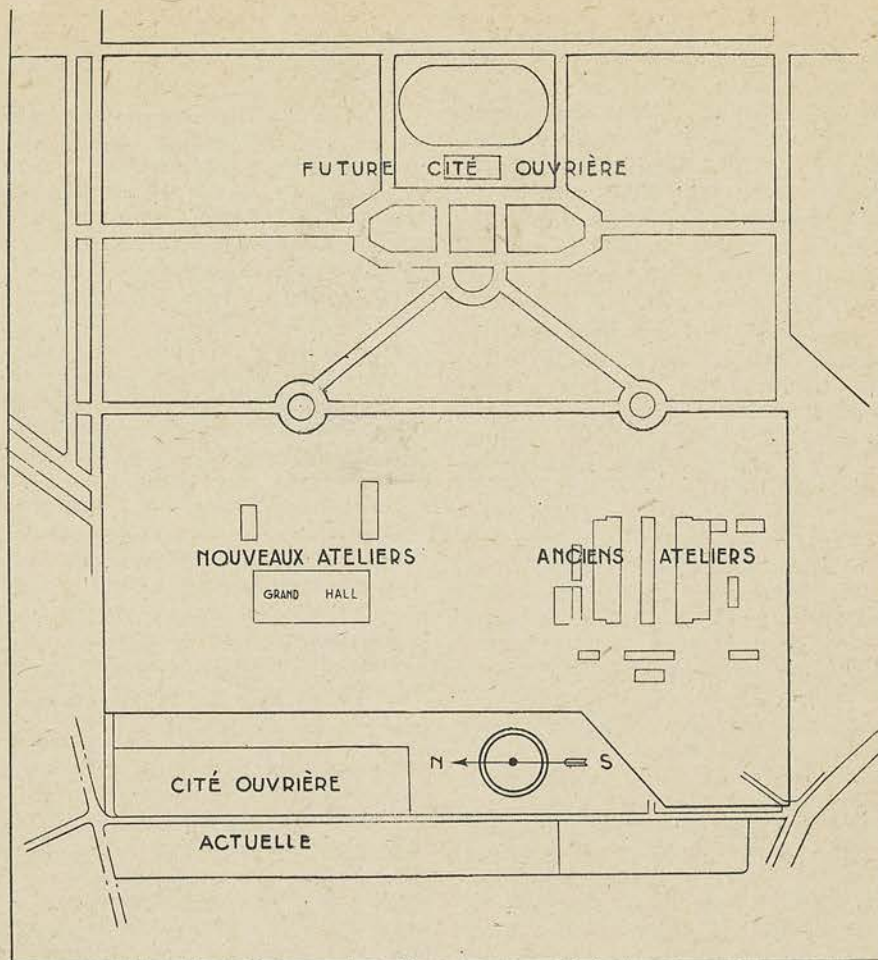
Enfin un stade est entièrement équipé pour la pratique quotidienne de la méthode Hébert ; il est exclusivement réservé aux élèves de l'école d'apprentissage. Les élèves y suivent un entraînement rationnel, qui fera de ces jeunes gens des hommes bien développés, robustes. Une fiche individuelle d'éducation physique est établie pour chacun d'eux, et tenue à jour constamment, durant les trois années d'école. On y veut suivre le développement physique du sujet, l'amélioration de ses performances, et trouver des renseignements d'ordre médical sur l'élasticité thoracique, le rythme cardiaque, le rythme respiratoire, la vitalité, etc...

On voit par là de quels soins attentifs sont entourés les élèves. Ils touchent, durant leur séjour à l'école, une petite allocation journalière allant en progressant, de 14 cents à 26 cents, sans compter les gratifications qui récompensent les meilleurs et qui peuvent atteindre cent piastres l'an. S'ils s'en vont, ils touchent une indemnité de licenciement. A moins de vingt ans ils sortent de l'école mineurs-ouvriers ; à leur majorité ils sont ouvriers qualifiés.

Trait de remarquable altruisme, ils ne sont liés par aucun contrat ; ce qui veut dire qu'après trois ans d'école ils peuvent aller exercer ailleurs le métier qu'ils ont appris là. Or chaque élève revient aux organisateurs à environ 900 piastres en trois ans. Soit en pure perte s'il ne reste pas aux Grands Ateliers.

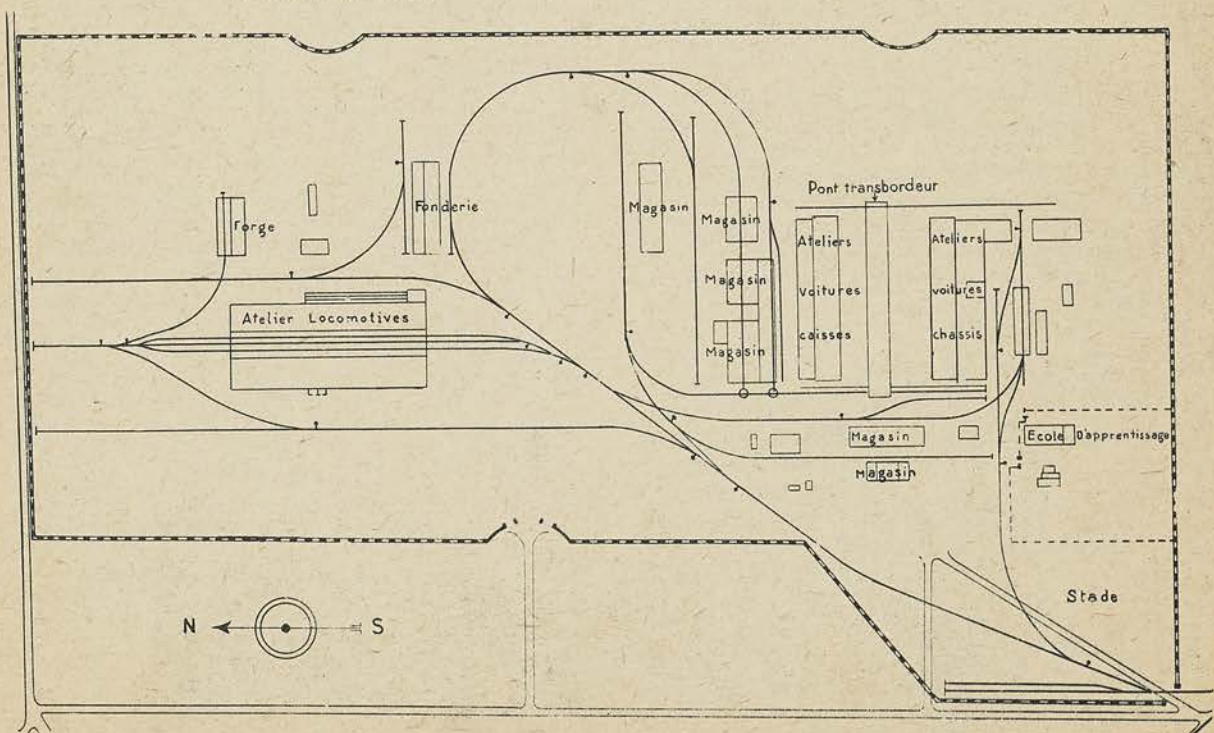
En pure perte ? Pas tout à fait : la plupart resteront ; et ceux qui s'en iront seront les vivants témoins d'une initiative française excellente, puisqu'elle aura abouti à les faire entrer dans la vie active plus forts et mieux armés qu'ils n'eussent été sans elle.

PAUL MUNIER.

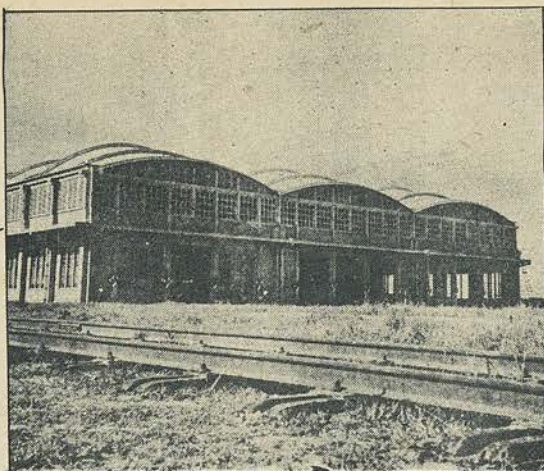


NOUVEAUX ATELIERS

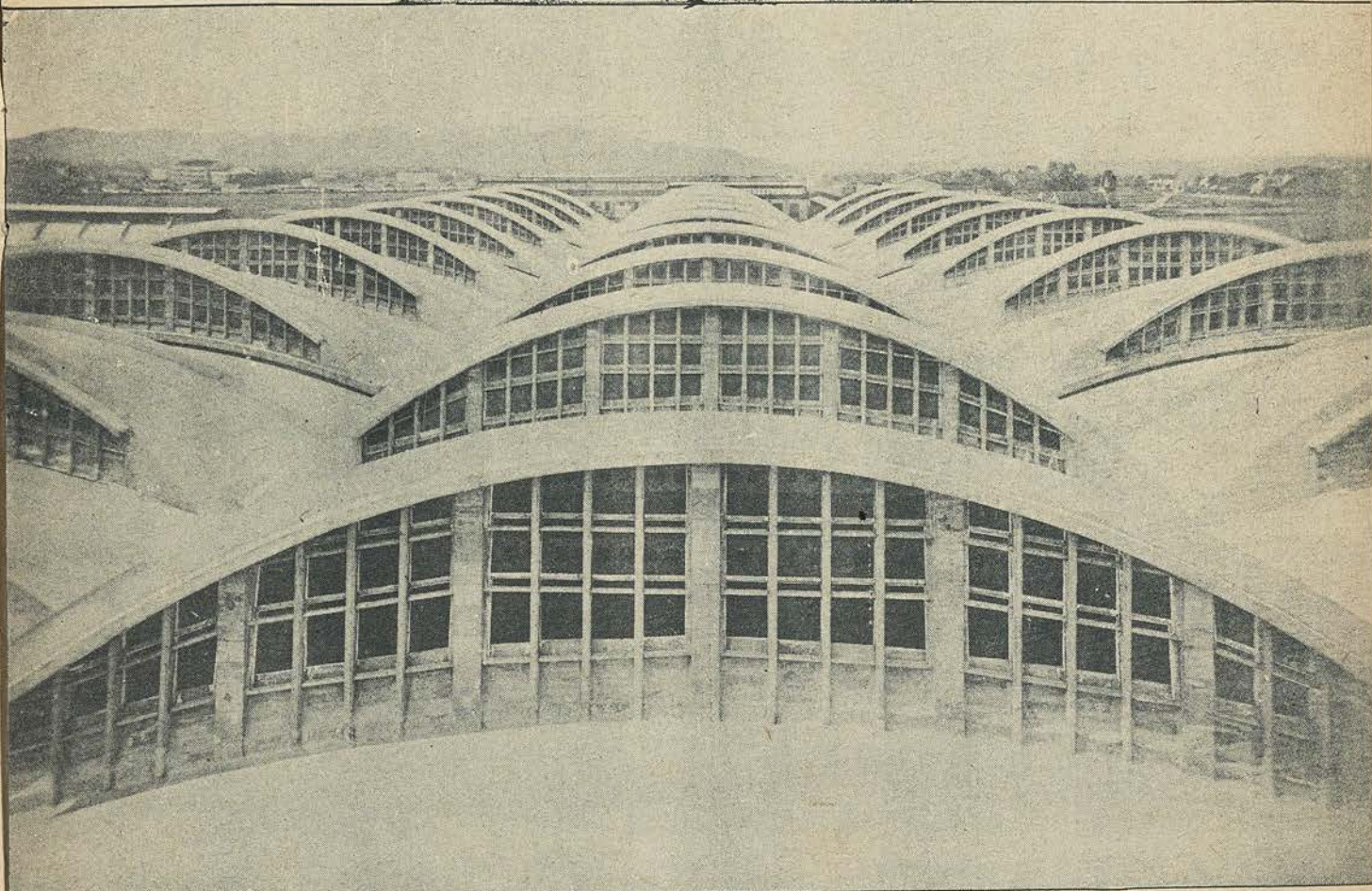
ANCIENS ATELIERS



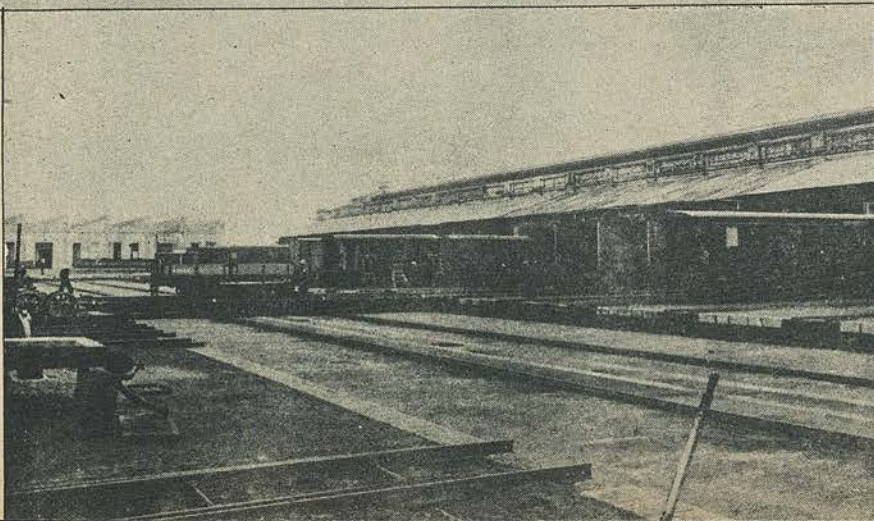
Le grand hall. — Façade

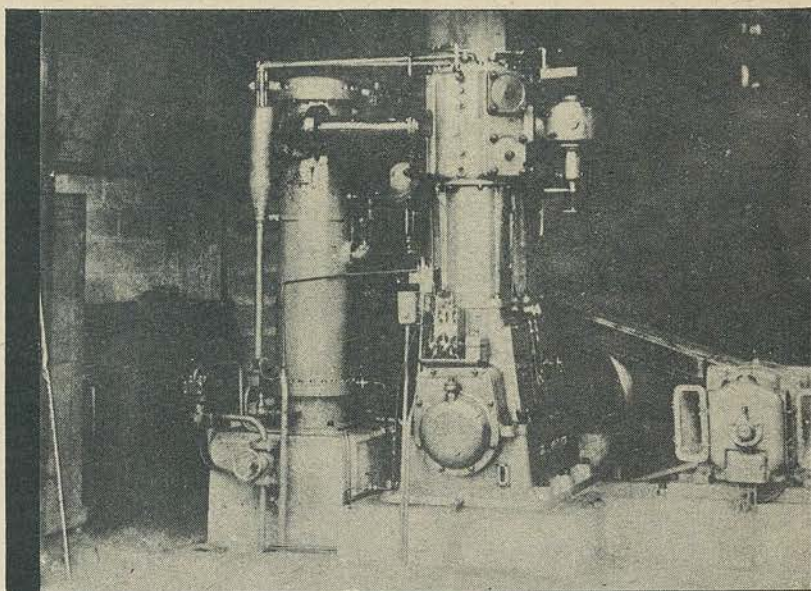
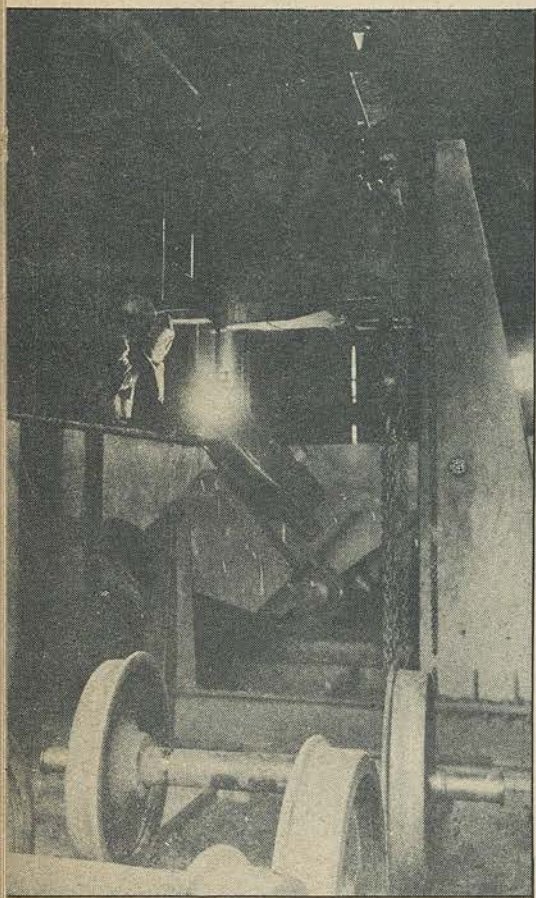
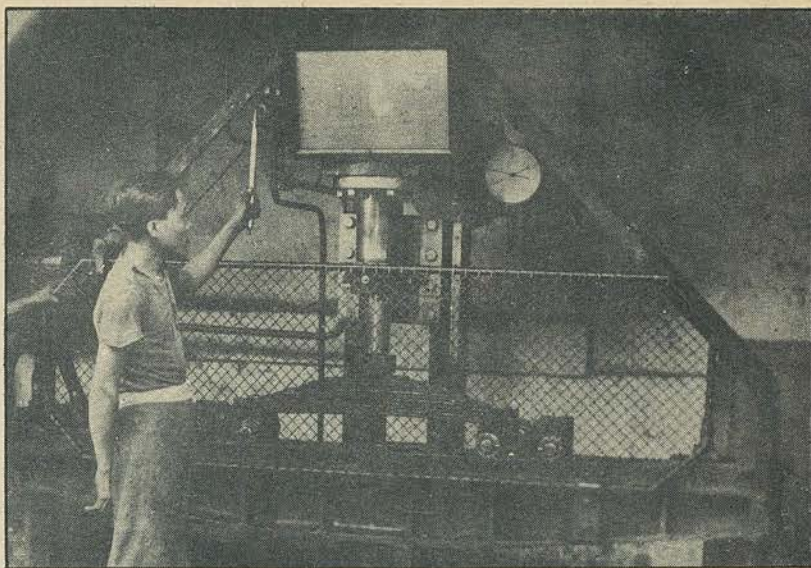
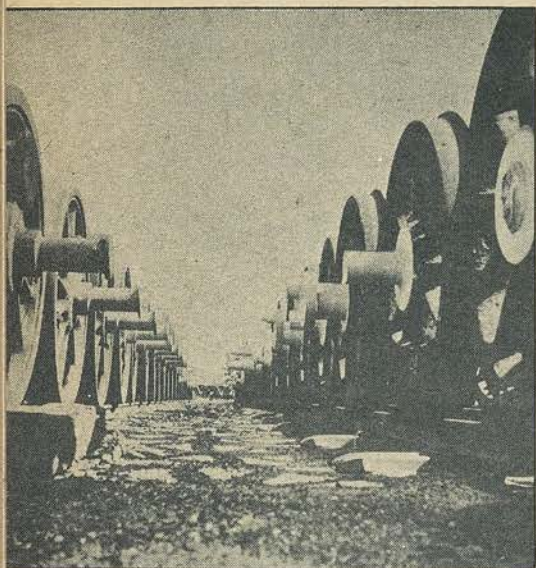


Le grand hall. — Vue des ménisques
des voûtes



Pont trans-
bordeur.
A droite,
atelier de
reparation
des voitures





De haut en bas et
de gauche à droite.

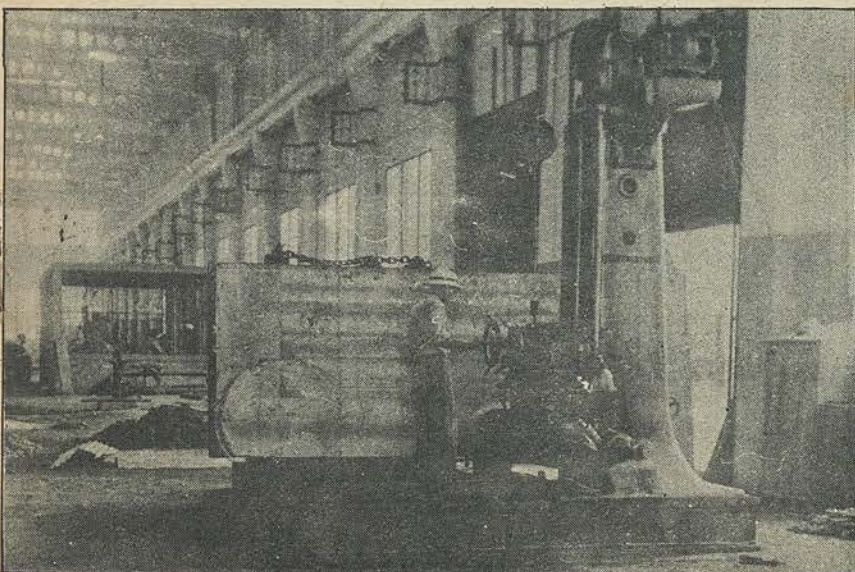
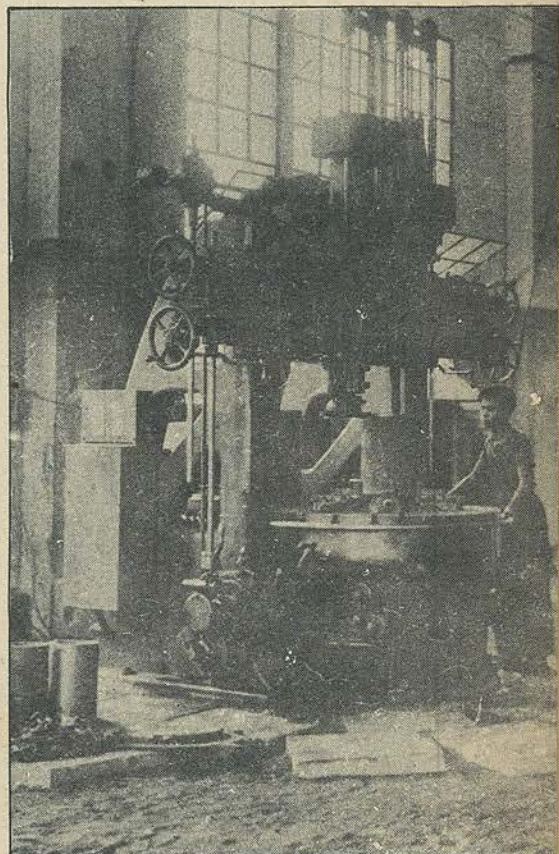
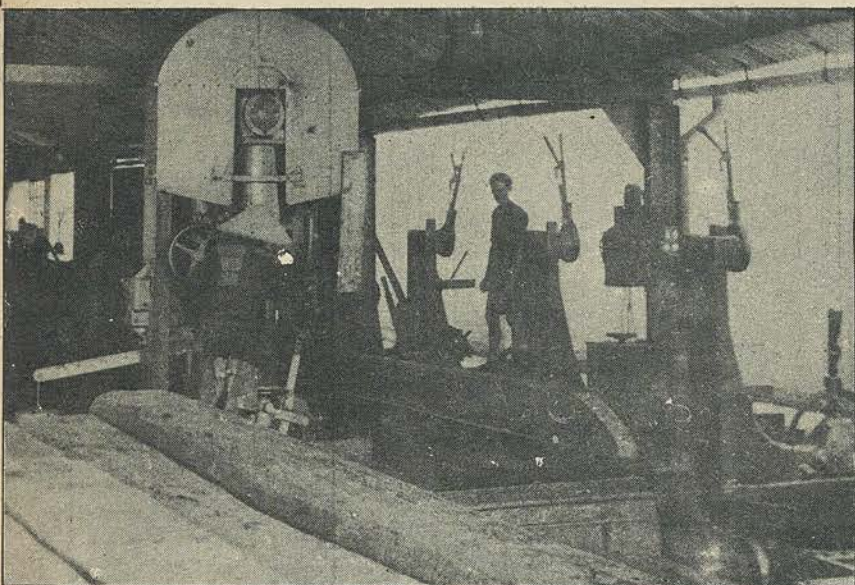
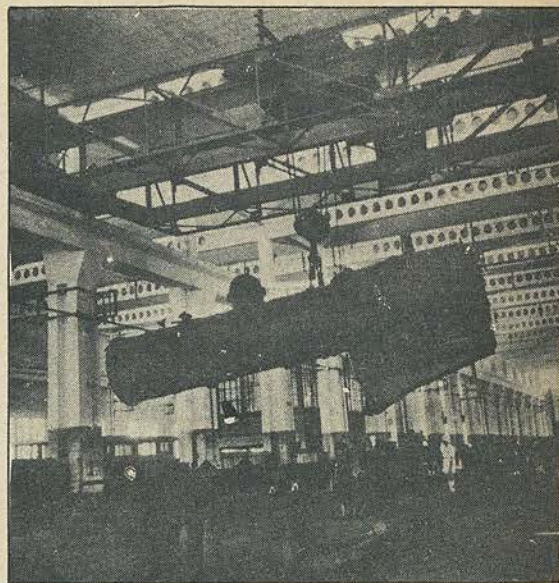
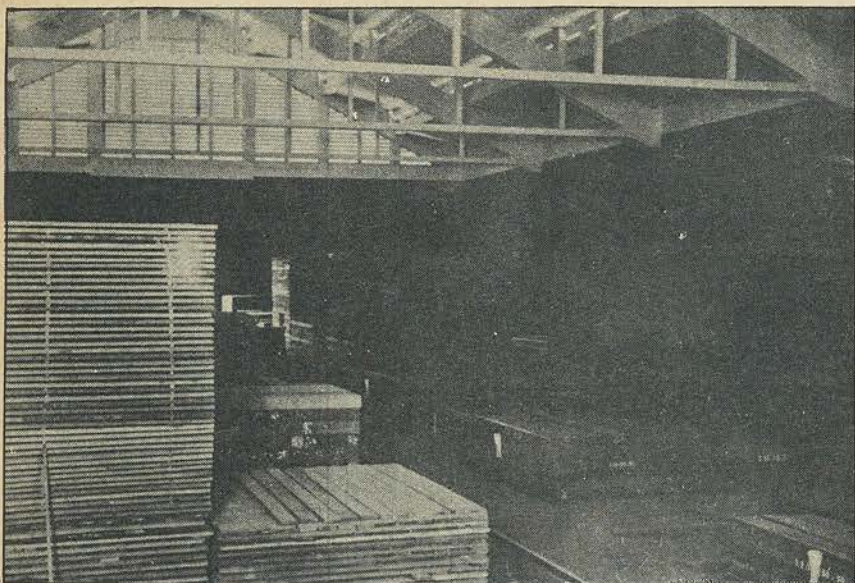
Essieux à réparer

Machine Sarazin à recharger
les boudins de roues

Machine à essayer les ressorts
de suspension

Compresseur alternatif

Transfert d'un châssis de locomotive



De haut en bas et
de gauche à droite :

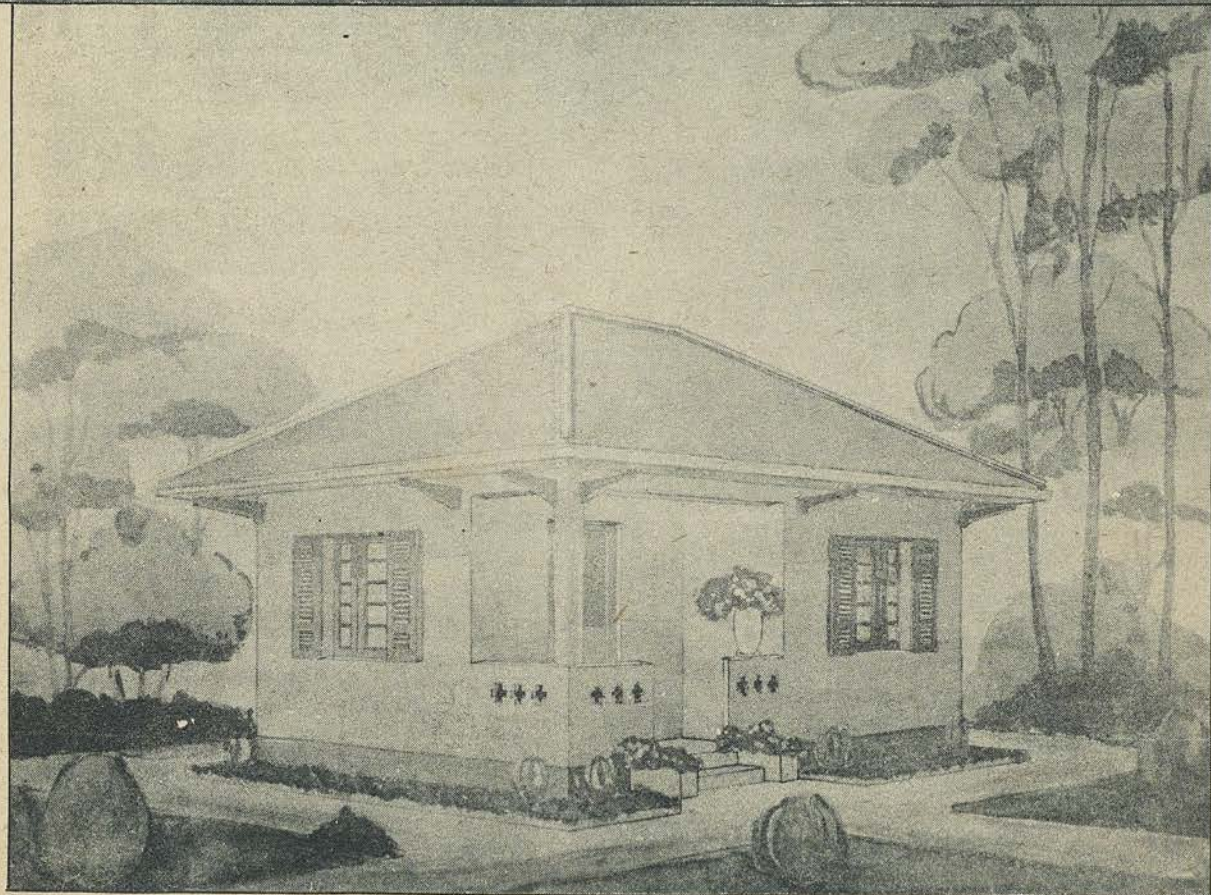
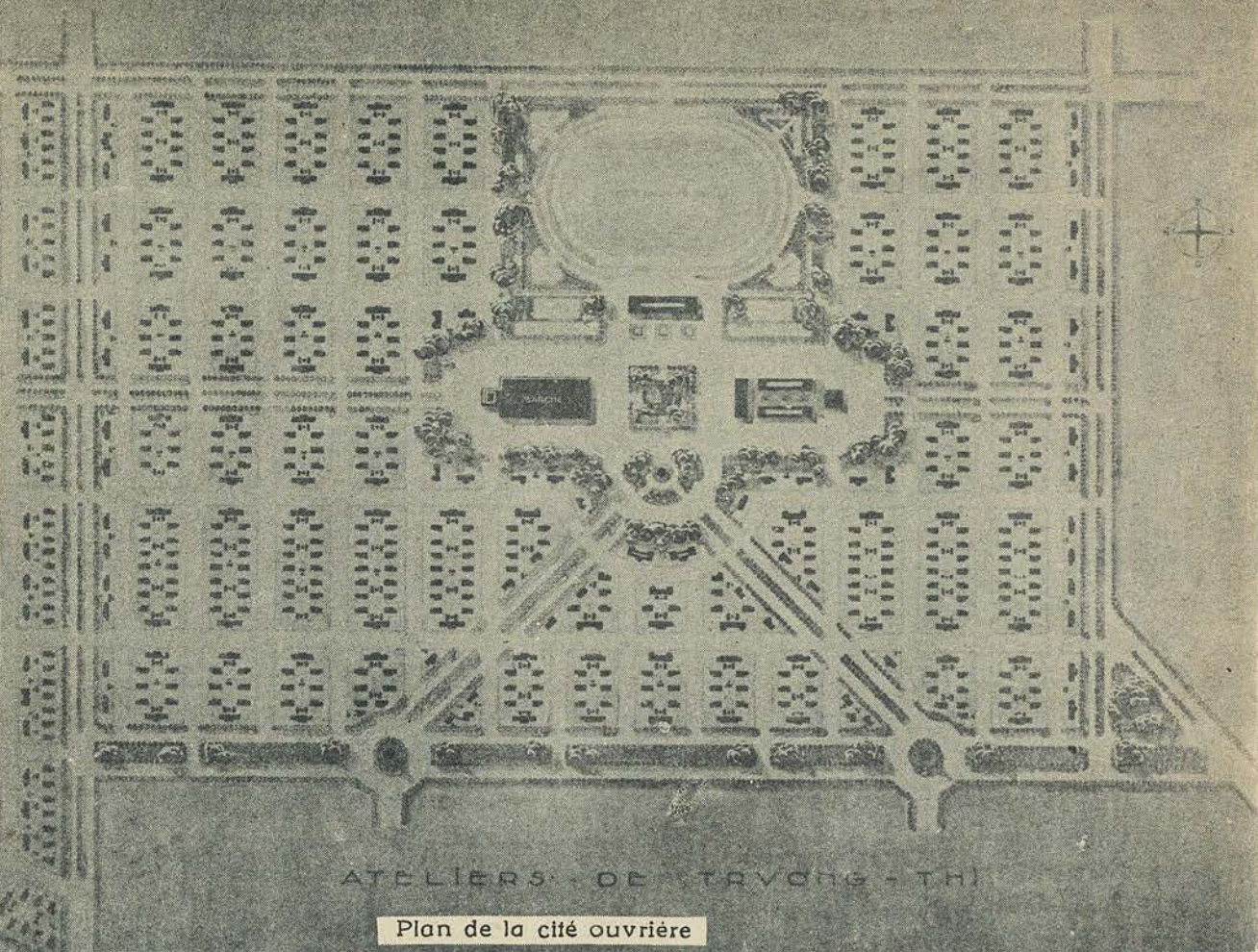
Un des trois magasins à bois

Scie à grumes

Grosse aléseuse

Levage d'une chaudière

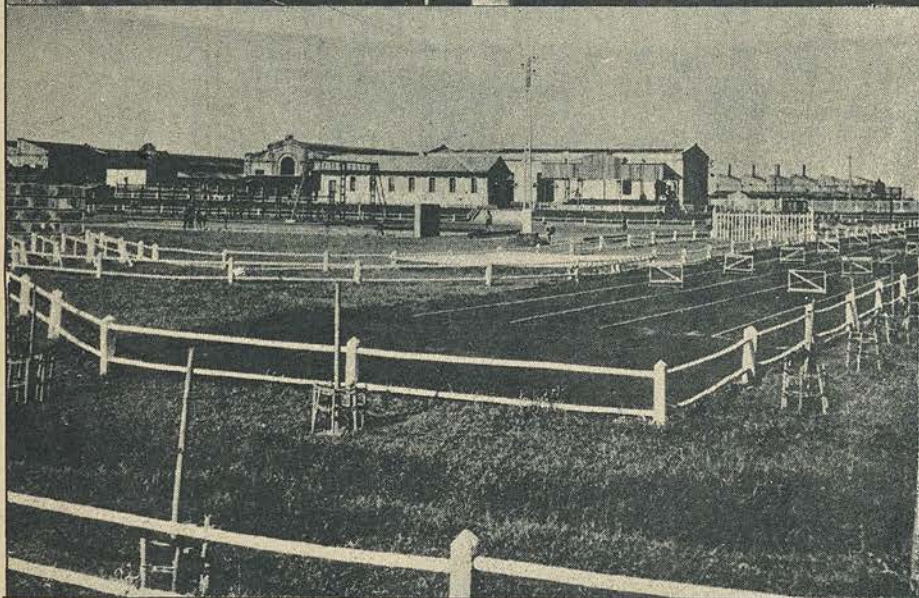
Tour vertical à deux montants



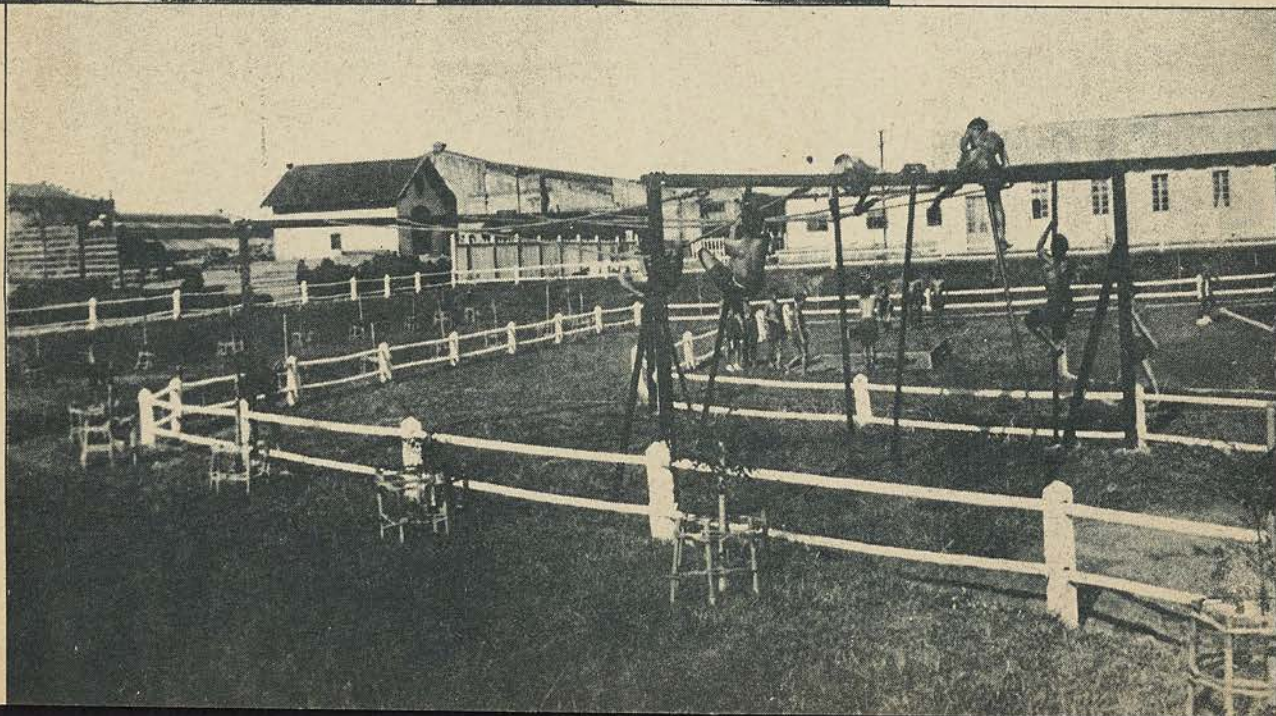
Perspective d'un logement
d'ouvrier



↑
Ecole d'apprentissage — Elèves
au travail (Section Fer)



← Ecole d'apprentissage. — Le Stade



L'Amiral DECOUX à la Société Nautique de Hanoi

L'AMIRAL d'Escadre et M^{me} Jean Decoux, accompagnés du Résident Supérieur Pierre Delsalle et de M. Chapoulart, Administrateur-Maire de la ville, ont rendu visite, le 21 août, à la Société Nautique de Hanoi.

Cette Société s'enorgueillit d'avoir compté parmi ses membres J. Van Vollenhoven, dont le nom glorieux vit dans toutes les mémoires. Au cours d'une carrière déjà longue, elle a bénéficié des très précieux encouragements des divers Chefs du Protectorat du Tonkin. C'était cependant la première fois qu'elle recevait du Chef de la Colonie un témoignage personnel d'intérêt.

Soucieux d'en marquer tout le prix, quelques-uns des premiers promoteurs de la S. N. H., qui fut fondée en 1908, avaient tenu à se joindre au Comité, présidé par M. Baylin, pour accueillir, au siège de la Société, ces visiteurs de marque.

A leur arrivée, des risées favorables permirent à la flottille des voiliers de prendre le départ et d'agrémenter le paysage de la note familière de ses ailes blanches.

L'Amiral voulut bien s'intéresser dans le détail aux efforts patiemment poursuivis, avec des moyens modestes, par les Comités successifs pour donner plus de vie à la Société, et pour faciliter aux fervents de la voile et de l'aviron l'exercice de leur sport favori.

Il inspecta notamment les ateliers où, sous la direction de capitaines de garage compé-

tents, la Société construit et répare elle-même ses très nombreuses embarcations.

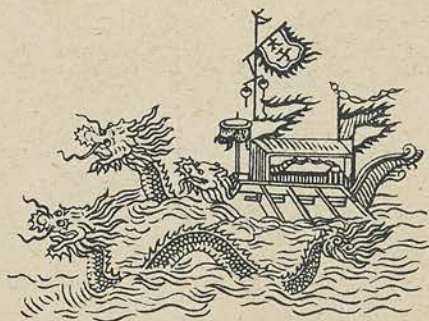
Quelques souvenirs furent évoqués, des projets d'avenir furent ébauchés. Et cette courte réception, empreinte de beaucoup de simplicité, permit au Comité de remercier à nouveau le Chef de la Colonie du très précieux encouragement apporté par lui, en marin, à un groupement qui s'est donné pour mission de développer chez ses adhérents, avec le goût du large, les qualités nécessaires à ceux qui entreprennent de vivre entre le ciel et l'eau.

Notons, pour ceux que l'histoire intéresse que la S. N. H., soucieuse de marquer son respect de la tradition, a pris comme emblème la jonque du roi Ly-Thai-Tô, et les deux dragons protecteurs qui ont valu à notre ville d'être appelée « Thang-Long » il y a neuf cents ans de cela.

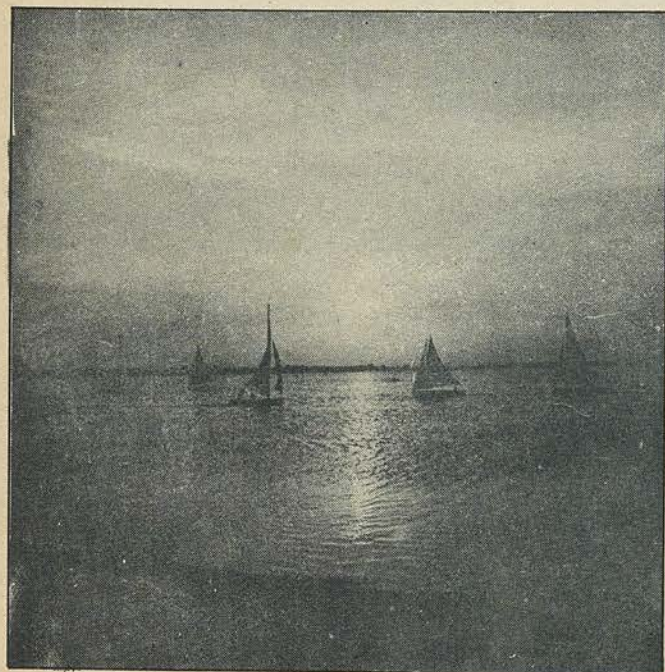
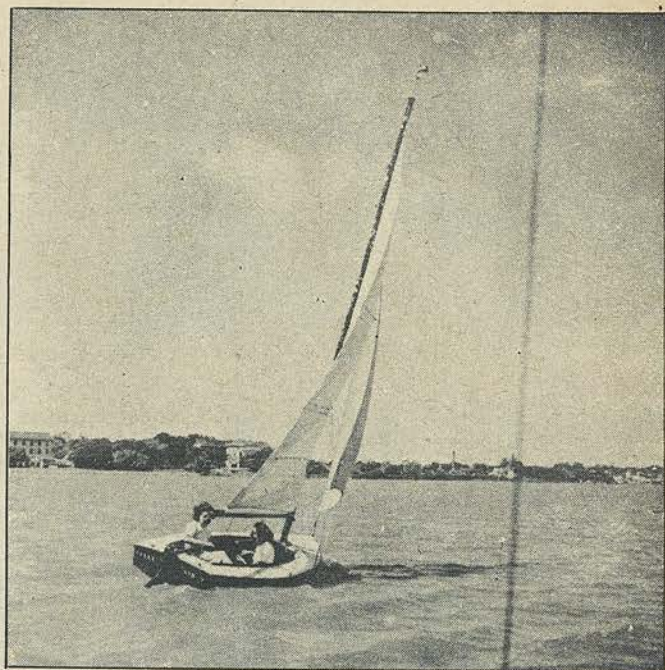
On lit, en effet, dans les vieilles annales, que... « comme le roi Ly-Thai-Tô (1) revenant de Bacninh, traversait en jonque le « Fleuve Rouge, deux dragons sortirent du « fleuve, et conduisirent sa jonque sur le rivage de Hanoi. En souvenir de ce fait, le roi « donna à sa capitale le nom de « Thang-Long » « (dragons émergeant). »

Souhaitons à la S. N. H. et à ses adhérents de bénéficier longtemps de l'appui des dragons protecteurs !

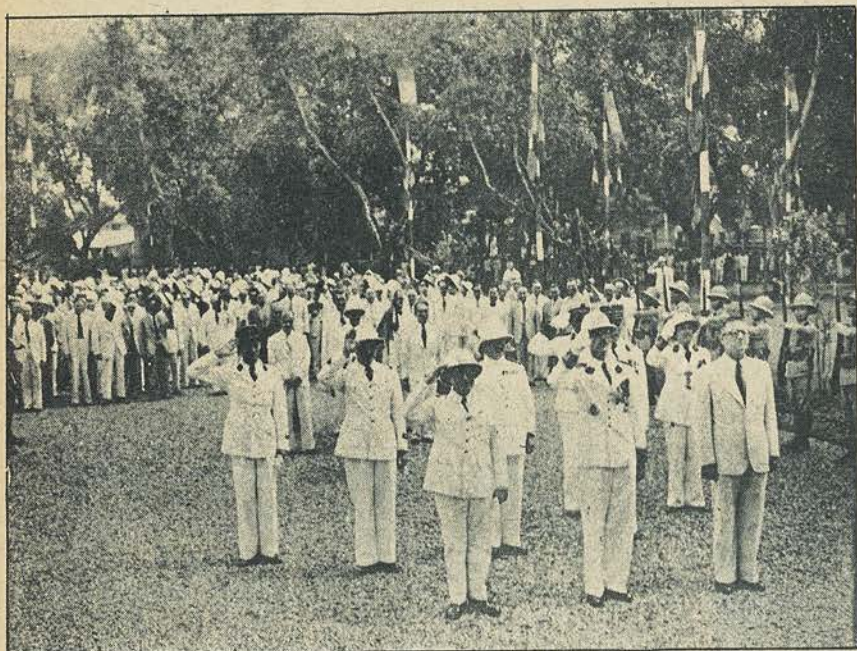
(1) Le roi Ly-thai-Tô régna au Tonkin de 1010 à 1028.



L'Amiral DECOUX à la Société Nautique de Hanoi

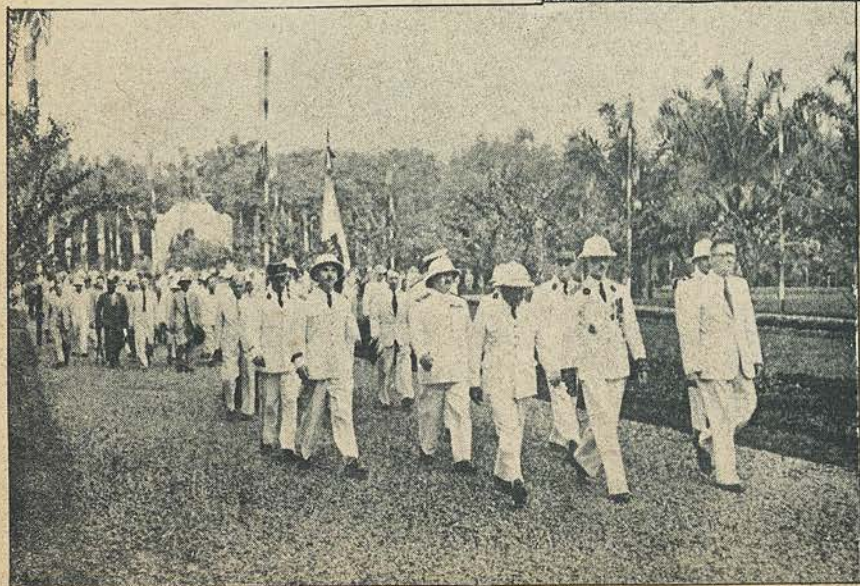
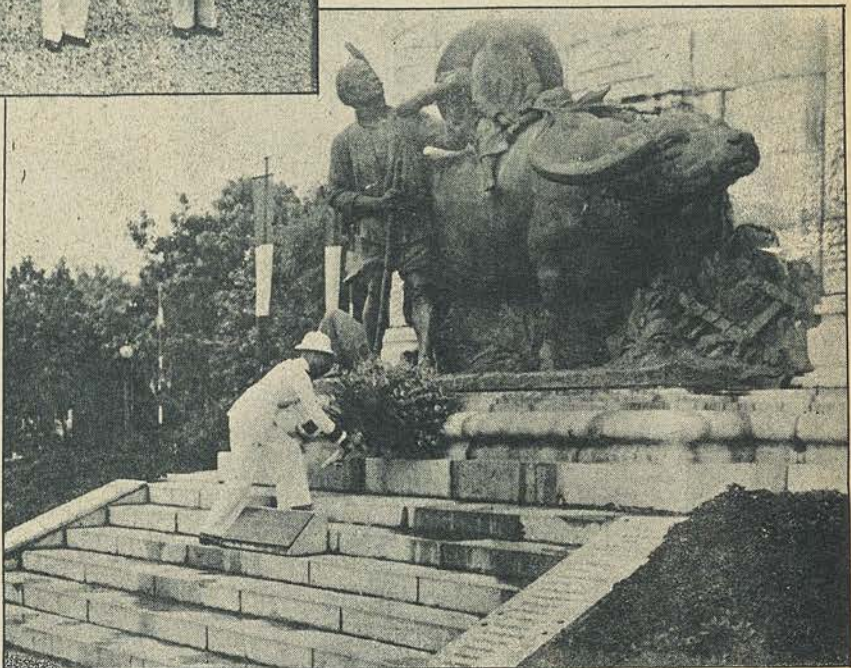


L'Anniversaire de la fondation de la Légion à Hanoi



Pendant
la "Marseillaise",

Le Résident Supérieur
Pierre DELSALLE
dépose une gerbe
du Monument aux Morts



Le départ
du
Monument aux Morts

Le 31 août, par la Légion, l'Indochine a communiqué en esprit avec le Maréchal, sauveur de la patrie.

L INDOCHINE ne fut sans doute jamais plus près du cœur du Maréchal qu'au cours de la matinée du dimanche 31 août.

Ce jour-là, de toutes les capitales des cinq pays de l'Union, a jailli simultanément vers lui, symbole vivant de la France régénérée, un vibrant acte de foi dans l'avenir de notre Patrie sublime.

Ce jour-là la France d'Extrême-Asie a su se montrer digne de ces héros anciens et récents en s'élevant jusqu'au niveau de celui qui jamais ne désespéra.

Ainsi s'est-elle retrouvée en lui comme une fille spirituelle infiniment aimante et dévouée à la cause de sa Révolution Nationale. Des cinq capitales de l'Union est montée aussi simultanément comme une fumée d'encens la dévotion fervente de centaines d'hommes en celui qui avait fait don de lui-même au Pays au moment le plus tragique de son Histoire.

★★

Et ces hommes, ces centaines et centaines d'hommes, ce furent les *Légionnaires*.

Les *Légionnaires* jeunes ou anciens « tous unis comme naguère au front » pour que la pensée maîtresse de la Révolution Nationale gagne l'esprit et le cœur de chaque Français, de chaque Française comme les leurs.

A Hanoi, Saigon, Haiphong, Hué, Phnompenh, Vientiane et Fort-Bayard, nos *Légionnaires* voulurent ainsi faire dans ce sens acte de discipline consentie. Et de profiter pour cela du premier anniversaire de la fondation de leur groupement d'élite.

A SAIGON

A Saigon, le Gouverneur de la Cochinchine, M. Rivoal, tint par sa présence et les paroles qu'il prononça à cette occasion à souligner toute l'importance dégagée en cette circonstance par la cérémonie des *Légionnaires*.

Le matin à 9 heures, ces derniers se trouvaient tous rassemblés selon leur mot d'ordre devant la *Maison du Combattant*.

A l'heure dite, leur groupe impeccable, en colonne par six, se mettait en marche, précédé de la clique et de la fanfare du 11^e R. I. C., vers le Monument aux Morts, place du Maréchal-Joffre.

Au pied du haut socle qui porte l'angle sublime et invaincu de la gloire, en retrait aussi de l'humble tabernacle en forme de borne qui con-

tient dans son écrin de pierre un peu de cette terre de Verdun si bien défendue, un autel avait été dressé.

Et c'est devant la croix rédemptrice en même temps que devant ce fragment d'argile de la Woëvre que leur groupe s'arrêta, aligné et bloqué de front, drapeau en tête.

M. Rivoal, Gouverneur de la Cochinchine, vint s'incliner devant l'emblème. A ses côtés, le camarade Paris, Président du groupement, M. le Préfet de la Région Bussièrès, M. Lorenzi, Maire de la ville.

Après qu'eut été exécutée la *Marseillaise* et avant que fut dite la Messe Pontificale par Mgr. Cassaigne, ce dernier prit la parole afin que cette manifestation fut placée sous le signe du Divin Sauveur.

L'ALLOCUTION DE MGR. CASSAIGNE

... *Sous le signe du Maître, de Celui que nos aïeux invoquaient et que nous-mêmes nous invoquons sous le titre du Christ qui aime les Français*, dit-il.

Et de poursuivre :

— *Permettez-moi de vous rappeler brièvement vers quels buts doivent en ce jour converger nos pensées et nos cœurs ; comme sont trois nos couleurs ; trois les mots qui forment la devise de notre Chef, trois seront aussi les buts vers lesquels nous dirigeons notre prière : nos morts, notre Maréchal, notre France...*

Après avoir donné une pensée à nos morts, rappelons-nous le sens de la fête que nous célébrons aujourd'hui ; fête qui doit être pour nous l'occasion de former les vœux les plus ardents à l'adresse du glorieux Soldat, sauveur de la Patrie, l'occasion aussi de le remercier de toute notre âme, pour la tâche accomplie depuis un an, si belle et si noble, qu'elle fait l'admiration du monde...

Le Seigneur Jésus nous l'a dit : « Je n'ai été bien servi que parce que j'ai beaucoup aimé ». Le Maréchal a suivi l'exemple du Maître, il a livré son cœur sans réserve pour gagner le nôtre, il a parlé au pays un langage à la fois de chef et de père, nous conviant tous à abandonner nos querelles personnelles pour redescendre sur le champ de bataille des réalités humaines.

Puis en terminant :

Mes Chers Camarades, votre présence ici est un vibrant acte de foi, à ce « Credo » muet où nos cœurs de Français communient dans une même pieuse pensée, ajoutons en terminant la prière suppliante du « Pater » de la Paix.

Et la Messe Pontificale fut alors célébrée par Mgr Cassaigne.

Puis drapeau déployé, toujours précédée de la clique et de la fanfare du 11^e R. I. C., la colonne des Légionnaires, reprenant la direction du boulevard Norodom, le descendit afin de rendre un pieux hommage aux Morts annamites des deux Guerres devant la stèle de leur Temple.

LA CEREMONIE A HANOI

Un peu avant 9 h. 30, une masse compacte d'environ quatre cents Légionnaires avaient pris place en une impeccable double colonne parallèle dans l'immense hall du *Foyer du Soldat*.

Devant eux, leur Drapeau et sa garde d'honneur. A proximité et assis, car malade, le Médecin-Général Jourdran qui tint malgré tout à assister à la cérémonie.

Bientôt arriva M. le Résident Supérieur au Tonkin Delsalle, accompagné du Général Commandant Supérieur Mordant, du Camarade Barth, Président de la *Légion du Tonkin*, des Généraux Aymé et Botreau-Roussel, de M. Boulemer, Inspecteur des Finances.

Après avoir écouté dans le recueillement et l'immobilité traditionnelle la *Marseillaise*, M. Delsalle vint saluer officiellement le Drapeau, puis toujours accompagné des officiels précités, prit place sur l'estrade située à une des extrémités de la salle, face au groupe des Légionnaires. Ce fut pour prononcer alors une allocution remarquable dont voici les principaux passages :

Mon Général, mes chers camarades,

C'est aujourd'hui le premier anniversaire de la fondation de la « Légion ».

Cette date marque une étape importante, non seulement dans la réalisation du programme que s'est assigné notre groupement, mais aussi dans le développement des desseins qui commandent l'avenir de notre Patrie.

« Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller, disait un de nos meilleurs philosophes, c'est de se mettre en route et de marcher. »

Si cette pensée est profonde, je crois qu'elle est naturelle aux hommes résolus.

Il y a un an, la « Légion », consciente de sa valeur d'exemple et de la haute mission qui lui était confiée, s'est mise en route et a marché.

C'est de ce premier parcours, de ce premier effort et de ses résultats que je voudrais aujourd'hui, pour quelques instants, m'entretenir avec vous.

« Légionnaires », mes camarades, souvenez-vous.

Notre pays, il y a un peu plus d'un an, venait de subir l'une des épreuves les plus lourdes de son histoire. Le désastre était total. Les fron-

tières étaient ouvertes, les dernières défenses brisées, le moral de la nation rompu.

Pour agir au nom de la France, il fallait d'abord avoir foi en elle.

Or, nous n'avions qu'un fantôme d'Etat et les hommes au pouvoir, divisés, désespérés, insensibles à la leçon des faits, inconscients de la situation et de leurs responsabilités, n'avaient qu'une pensée : fuir. Tout semblait donc irrémédiablement perdu.

La France devait-elle mourir comme jadis mourut Sparte ? De toute évidence, elle devait vivre. La Providence veillait.

Pour déterminer un peuple, ardent mais accablé, à une vaste croyance et tendre ses énergies, il lui fallait un symbole. Au point culminant du drame, ce symbole a surgi, personnifié par un chef prestigieux, un soldat entre tous glorieux, dont le clair génie, en une éblouissante clarté, s'est identifié à l'heure critique à l'âme même de la patrie. Cet homme appartenait à la race des forts.

Et, sans attendre davantage, sauvant ce qui restait encore intact, le Maréchal, sur la terre même bouleversée par l'ennemi, jeta les fondations de la restauration du pays. La Révolution nationale était née. Beaucoup l'attendaient depuis longtemps et s'attristaient de voir la masse des braves gens, qui composent notre peuple, n'en avoir pas compris encore la pressante nécessité. Et désormais, la France d'un seul élan, d'un seul cœur, de faire confiance à l'avenir. Dans l'avenir dont certains se demandent de quoi il sera fait.

A cette question, le Maréchal a maintes fois répondu :

« A tous ceux qui attendent aujourd'hui le salut de la France, je tiens à dire que ce salut est d'abord entre nos mains. »

« Si nous devons espérer, proclame-t-il encore, notre espoir est en nous. Il est en nous seuls. »

Est-il une pensée plus sage et plus claire ?

M. Delsalle continue en démontrant que les résultats acquis constituent déjà un légitime motif de fierté et d'en tirer une leçon de devoir civique.

Et de conclure : le Maréchal en restaurant les valeurs morales, a redonné aux Français le goût de vivre.

La France ne peut plus périr.

Je prie Dieu de garder le Maréchal et de porter soutien à la Légion.

AU MONUMENT AUX MORTS

Puis, les « Légionnaires », en colonnes par six, prirent la direction du Square René-Robin où s'élèvent le Monument aux Morts et le Temple du Souvenir annamite afin d'accomplir le pieux hommage dû aux camarades tombés au Champ

d'honneur. Après que des gerbes de fleurs eussent été déposées, ce fut la dislocation.

A PHNOM-PENH

La grande cité cambodgienne se devait de fêter le premier anniversaire de la Légion.

L'événement prit d'autant plus d'importance que la présence de l'Amiral Decoux lui assura, de ce seul fait, une solennité insigne.

Notre Gouverneur Général tint, en effet, à présider à la Cérémonie Légionnaire en compagnie de M. le Résident Supérieur au Cambodge Thibaudeau, du Général Delsuc, de M. Hælewyn, Directeur de son Cabinet, et de toutes les hautes personnalités militaires, civiles et religieuses.

A 8 heures, la cathédrale de Phnom-penh était bondée de fidèles venus entendre la Messe pontificale dite par Mgr Chaballier.

Lors de son sermon, le distingué prélat sut trouver des termes émouvants pour s'exprimer au sujet de la Légion, organisme d'élite au service absolu de la Cause du Maréchal, c'est-à-dire de sa Révolution Nationale.

Dans le chœur avaient pris place l'Amiral Jean Decoux, M. le Résident Supérieur Thibaudeau et les autres officiels.

Après la Messe fut chantée la sublime prière liturgique des Morts : le *Libera me*, puis la foule s'écoula lentement...

AU MONUMENT AUX MORTS

Elle devait se retrouver elle-même vibrante d'enthousiasme et de foi sur la vaste place du Monument aux Morts, pavoisée de drapeaux et d'oriflammes. Sous le soleil dur malgré l'heure assez matinale, la foule ne cessait de grossir lorsque notre Gouverneur Général, Amiral Jean Decoux, gravit les degrés de la tribune officielle tandis que les clairons sonnaient *Aux Champs*.

Puis éclata la *Marseillaise*, que le groupe des Légionnaires franco-cambodgiens écouta au Garde à vous, tandis que toute l'assistance se découvrait et saluait. Parmi les officiels se trouvaient les Princes représentant la Cour et le Gouvernement cambodgien, le Général Delsuc, Mgr Chaballier, etc...

Alors, tandis que les clairons sonnaient *Aux Morts*, l'Amiral et le Résident Supérieur conduits par le camarade Truc, Président de la Légion du Cambodge, vinrent déposer au pied du Monument de superbes gerbes, puis ainsi que toute l'assistance, ils observèrent une minute de silence.

Ensuite, devant la masse des Légionnaires toujours groupés en colonne par six et tandis que les pavillons français et cambodgiens montaient chacun à leur mât placé à proximité, l'Amiral Decoux remit à la « Légion » le Drapeau de l'ancienne Amicale des Anciens Combattants.

Ce fut vraiment une minute émouvante.

Puis le camarade Truc, en sa qualité de Président légionnaire, prononça l'allocution suivante :

L'ALLOCUTION DE M. TRUC

AMIRAL,

Vous venez d'accomplir un geste symbolique de piété et de confiance.

Le drapeau de l'Amicale cambodgienne des Anciens Combattants que vous venez de nous transmettre était pour les Soldats de la Grande Guerre le symbole des étendards glorieux sous lesquels ils avaient lutté, souffert et vaincu.

En voyant ce drapeau, ils pensaient à leurs chefs victorieux, à leurs camarades vaillants et tenaces, parfois contre toute espérance, ils pensaient surtout à leurs grands et pauvres morts tombés pour que cette guerre fut la dernière des guerres.

Et soulignant les erreurs des vingt dernières années, il évoque l'espoir que constitue pour tous le Maréchal.

La voix du Maréchal, c'est la voix de nos morts de toutes les guerres, de tous ceux qui ont fait la France, celle de Saint-Louis et de Louis Le Grand, de Napoléon et de Clemenceau, la voix du Maréchal c'est la voix même de la France.

A sa voix, comme Lazare, nous nous levons et nous marchons et nous louons le nom de celui qui nous convie à l'union et à la Résurrection Nationale.

Aussi est-il naturel que cette journée du 31 août où nous célébrons le premier anniversaire de la fondation de la Légion, que ce « Jour de la Légion » soit une journée de fidélité et de dévouement au Maréchal, de l'offrande de nos cœurs et de nos forces à la Patrie.

Voilà nos pensées au moment où nous recevons le précieux dépôt de ce drapeau, à nos yeux symbole de tous ceux sous lesquels nous avons combattu, symbole d'union, de travail et d'espérance.

Et remerciant à nouveau l'Amiral, il conclut :

Vive l'Indochine ! Vive le Maréchal ! Vive la France !

★ ★

LA RÉPONSE DE L'AMIRAL DECoux

Légionnaires du Cambodge,

Après avoir, il y a quelques semaines, reçu votre serment au nom du Maréchal — Président de la Légion et Chef de l'Etat — je me félicite qu'il me soit donné de présider aujourd'hui devant vous, cette cérémonie doublement solennelle.

Vous venez de recevoir votre drapeau. Ce n'est pas à vous que j'aurai à rappeler ce que signifie cet emblème de la Patrie, ni les devoirs

sacrés qu'il évoque sans cesse pour chacun de nous.

Aux heures sombres de l'autre guerre, celui qui venait d'acquérir à Verdun une gloire impérissable a retrempé le moral de notre Armée.

En 1940, en des conjonctures qui compteront parmi les plus tragiques de notre histoire, le Maréchal Pétain a voulu tout d'abord rendre aux couleurs de la France le culte insigne qui leur était dû.

Les honneurs que reçoit chaque jour le pavillon national constituent désormais un acte de foi, d'amour et de dévouement total au pays.

Le drapeau qui vient de vous être confié ne saurait être remis en de meilleures mains, puisque c'est vous, Légionnaires, que le Maréchal a désignés pour être les premiers et les plus surs auxiliaires de son œuvre.

La Légion des Combattants, d'un bout à l'autre de l'Empire, célèbre aujourd'hui d'un seul cœur, avec ferveur et gravité, son premier anniversaire.

C'est aussi le premier anniversaire que commémore la France nouvelle. Ce fait est d'une haute signification symbolique. Il exprime la volonté qu'a eue notre Chef de travailler pour l'avenir. Malgré l'effroyable pression des événements, le Maréchal ne s'est pas contenté de prendre au jour le jour des mesures provisoires ; dès le début, il a vu plus haut et plus loin ; il a voulu jeter les fondements d'un édifice durable. L'anniversaire que nous célébrons aujourd'hui est la première consécration que lui apporte le temps.

Vos camarades de France sont en train de prouver la nécessité et la vigueur de votre Groupement. Alors qu'une propagande abominable, déconcertée par le rapide relèvement de la France, tente de propager, dans notre pays, au mépris de son intérêt, les perfides mots d'ordre venus de l'étranger, la Légion, partout présente, oppose aux ennemis de notre Révolution Nationale, la solidité de son armature et la vertu de son dévouement total. Tel est l'exemple que vous donnent vos camarades de France, et tel est le devoir dont votre drapeau sera désormais pour vous le vivant symbole.

Puis les notes éclatantes d'une marche entraînant éclatèrent et au son de la musique régimentaire, les Légionnaires, suivis de la Troupe et de groupements de scouts, défilèrent d'un pas allègre.

Ce fut la fin.

Et bientôt sur l'immense place où le soleil dardait ses rayons aveuglants, il ne resta plus au pied du Monument, dans l'ambiance du pavoisement, que les gerbes du souvenir.

Mais dans les cœurs, il y eut dès cet instant un infini espoir dans l'avenir de la France, de l'Empire aussi et dans les esprits légionnaires se

trouva gravé d'une façon indélébile le sens du devoir au service du Maréchal et de la Révolution Nationale.

A HUE

Les Légionnaires de l'Annam, entourés de toutes les autorités civiles et militaires françaises et annamites ont fait célébrer à Hué et dans toutes les provinces à l'occasion du premier anniversaire de la fondation de la Légion une messe solennelle aux intentions du Maréchal et de la restauration nationale.

A l'issue de cette cérémonie, ils ont prié le Vice-Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, de télégraphier au Maréchal et de l'assurer de leur affection, de leur respect et de leur entier dévouement à l'œuvre de reconstruction de la Patrie.

A HAIPHONG

Dimanche, à 9 h. 30, le Capitaine de Vaisseau Jouan, représentant le Gouverneur Général et le Résident Supérieur au Tonkin, accompagné du Président de la Chambre, M. Nadaillat, Vice-Président de la Légion du Tonkin ; de M. Massimi, Résident-Maire ; du Colonel Bernard, Commandant la Brigade de Haiphong ; de M. Gastanet, Délégué à Haiphong de la Légion, s'est rendu à la Maison du Combattant où les honneurs lui furent rendus. Plus de cent Légionnaires y étaient massés. Après le discours du Capitaine de Vaisseau Jouan, l'Assemblée enthousiasmée a porté des vivats au Maréchal Pétain. Le Président Nadaillat a ensuite donné lecture du télégramme que la Légion devait adresser au Chef de l'Etat à l'issue de ces manifestations. Les Légionnaires, en cortège, se rendirent aux Monuments aux Morts où devant une nombreuse assistance le Capitaine de Vaisseau Jouan déposa une gerbe.

TEXTE DU TELEGRAMME ADRESSE AU MARECHAL PAR LA LEGION DU TONKIN

« Rassemblés pour célébrer le premier anniversaire de la fondation de la Légion, les Légionnaires du Tonkin adressent à leur Chef, le Maréchal Pétain, l'hommage de leur profonde et affectueuse admiration. Lui renouvellent leur serment de fidélité et d'absolu dévouement et lui affirment leur volonté de le servir aveuglément dans son œuvre de rénovation de la France par la Révolution Nationale. »

MESSAGE DES LEGIONNAIRES DE COCHINCHINE AU MARECHAL

« Les Légionnaires de Cochinchine, réunis à l'occasion du premier anniversaire de la fondation de la Légion française des Combattants, renouvellent à leur Chef, le Maréchal Pétain, leurs sentiments absolus de fidélité et d'entière confiance dans les destinées de leur Patrie. »

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

Le Rassemblement des Energies françaises

Ce rassemblement s'est effectué en France et dans l'Empire à l'occasion du premier anniversaire de la fondation de la Légion française des Combattants. Un an s'est en effet écoulé depuis que la France, sous l'impulsion de son Chef, le Maréchal Pétain, s'est remise résolument au grave et dur labeur de la reconstruction nationale. Un an depuis le jour où une guerre perdue d'avance ayant apporté sur le sol de France ruines et deuils, amertumes et déceptions, les hommes de bonne volonté s'étaient regroupés pour reconstruire en dur et relever la Maison abattue. On ne saurait trop les louer, ces hommes, et avec eux leur Chef, d'avoir su, à travers l'affreux bouleversement du désastre, retrouver la foi constructive dans le destin français. L'œuvre accomplie est gigantesque déjà, mais il reste encore beaucoup à faire. Car il reste encore hélas ! parmi la France, des hésitants et des mécontents qu'une propagande d'excitation morale et sociale soigneusement entretenue par les mensonges des radios étrangères, maintient à l'écart du mouvement de Révolution nationale. Il serait vain de nier ce danger. A Paris, en zone occupée, après l'attentat commis contre le Président Laval et M. Marcel Déat et qui faillit coûter la vie à deux autres personnes, un soldat allemand a été blessé et enfin l'ancien député communiste Marcel Guitton a été tué d'un coup de revolver par un inconnu alors qu'il sortait de la Mairie du quartier des Lilas. Pour être grave, le mal n'est pourtant pas sans remède. Le Gouvernement y a pourvu par des actes et des mesures appropriés. Il faut cependant comprendre. Comprendre qu'une âme et une conscience collective comme celles de la France, si aisément impressionnable à travers les multiples résonances de la défaite, ne pouvait pas ne point ressentir le trouble inévitable qu'apporte le bouleversement d'une défaillance militaire aussi totale. Comprendre qu'en cherchant sa voie au milieu des doutes, des renoncements et des reniements, l'âme française pouvait être excusable, dans les balbutiements des premières heures, de ses écarts et de ses faux pas. Mais un an s'est écoulé. L'hésitation ne saurait plus être admise. Il faut se décider, choisir, opter. « On est pour ou contre moi », disait récemment encore le Maréchal à Royat le 19 août écoulé. L'anniversaire de la fondation de la Légion du 31 août marque donc une étape importante dans les destins français.

Nous l'avons dit, il faut opter entre l'ordre intérieur et les désordres ; entre le travail productif de bien-être et de richesses et le mauvais vouloir des vains ressentiments. Il faut, pour cela, penser Français, uniquement, totalement. Sans doute, un long travail souterrain de sentiment est à faire. On ne peut demander à une génération d'hommes élevés et formés suivant la doctrine des amitiés traditionnelles et des haines nécessaires, de faire litière de tout un passé de préjugés politiques. Les actes nous suivent, dit-on. Mais ce sont aussi les actes qui préparent l'avenir, débarrassent la route des obstacles accumulés pour la rendre plus accessible à l'effort du plus grand nombre. Le rassemblement des énergies françaises du 31 août prend à cet effet dans le passionnant labeur de reconstruction du Pays la valeur d'un haut symbole qu'a dégagé en termes si sobres et si émouvants le Maréchal Pétain.

Il n'est pas dans notre intention de redire les manifestations grandioses auxquelles cette grande journée a donné lieu. C'est l'œuvre des quotidiens, des commentateurs du jour et de l'information par l'image, toujours fidèle et toujours objective. Mais nous réserverons une place importante de cette chronique aux paroles adressées par le Maréchal aux Légionnaires. Il n'est pas de meilleur commentaire de ce premier rassemblement, de plus profondément sincère aussi :

« Légionnaires de France et des Pays d'Outre-Mer, une année s'est écoulée depuis que je vous ai appelés à entreprendre à mon côté la grande œuvre de rénovation sociale.

« Vous vous êtes comptés, organisés, hiérarchisés selon les disciplines que vous avez pratiquées dans l'armée.

« Les exemples que vous avez donnés depuis un an dans vos existences privées et dans votre participation à la vie publique, votre esprit d'entraide, votre zèle à servir loyalement auprès des représentants responsables du pouvoir central m'amènent à rechercher votre collaboration de plus en plus intime.

« Vous êtes les compagnons fidèles sur lesquels nous entendons, le Gouvernement, l'Amiral Darlan et moi, nous appuyer. Ralliez à nous les hésitants et les mécontents qui, dans leur incompréhension de notre désastre et de ses conséquences, continuent à se maintenir dans l'illusion du passé.

« Vous imposerez silence à leurs critiques sournoises ou tumultueuses.

« La France n'a qu'un Gouvernement, celui que je dirige avec des collaborateurs de mon choix. Le Gouvernement n'a qu'une politique, c'est celle dont, conscient de ses engagements, soucieux de l'honneur et de l'intérêt français, je prends la responsabilité devant l'Histoire. Vous nous aiderez à maintenir le pays dans l'ordre et la concorde selon les instructions que nous adressons à votre Directoire. Vous vous tiendrez dans vos cités et vos campagnes à la disposition des Gouverneurs Résidents, Préfets et Sous-Préfets pour faire régner partout l'esprit nouveau.

« Pour donner accès à ceux qui, sans avoir eu l'honneur d'être les combattants comme vous, partagent votre foi et veulent participer à votre action salvatrice, vous m'avez proposé dans ce dessein de vous appeler désormais « Légion des Combattants et des Volontaires de la Révolution Nationale ».

« J'accepte ce nouveau titre car il accroîtra notre rayonnement.

« Combattants Légionnaires et Volontaires, je vous adresse donc ce nouvel appel. Réalisez autour de vous le grand rassemblement des énergies françaises. Avec mon Gouvernement et pour lui travaillez au grand jour. Votre activité pacifique et sociale ne saurait inquiéter personne. Le travail est la loi sacrée et fondamentale de la Révolution Nationale. »

Ainsi, non seulement les Anciens Combattants mais tous ceux qui veulent participer à l'œuvre de reconstruction française peuvent en faire partie. Tel est l'acte fondamental d'élargissement de l'action légionnaire qui a été indiqué par le Maréchal dans son discours du 31 août et qui institue en France un parti unique, un parti d'hommes de bonne volonté pensant uniquement français.

1^o Liquidation de l'Ancien Régime ;

2^o Lutte contre le Communisme ;

3^o Constitution d'un parti unique.

sont ainsi les trois points principaux de l'action du Gouvernement en vue d'assurer le triomphe de la Révolution Nationale.

Mais il convient comme l'a exposé récemment Pierre Bernus dans *Les Débats* (4 septembre) de ne point confondre les responsabilités des hommes avec celles de la France elle-même.

« Il serait inique et déplorable, écrit-il, que de la démonstration de leurs erreurs pût résulter, en quoi que ce fut, une apparente culpabilité de la France. La France n'est pas responsable du conflit qui a ravagé le monde. Toujours elle a voulu ardemment la paix dans la justice. Elle détestait la guerre. Ses intentions étaient pures. Son désir de secourir ceux qui étaient menacés était noble.

« Il faut que la France se garde de s'accuser de fautes qu'elle n'a pas commises. Le châtiement des coupables ne saurait avoir pour conséquence d'inculper la France elle-même. »

Les Etats-Unis d'Amérique et la guerre.

Le Président Roosevelt a prononcé le 31 août un grand discours à l'occasion du *Labour Day*. Ce discours était attendu avec curiosité sinon avec impatience par l'opinion mondiale. Car il est absolument évident que la position américaine ne diffère en rien de celle d'une nation non officiellement en guerre contre l'Axe, mais pratiquement en état de belligérance.

Au vrai, ce discours dont on attendait des développements sensationnels était surtout un instrument de politique intérieure destiné à entraîner le peuple des Etats-Unis à participer effectivement à la guerre. Car, en effet, le monde n'ignore rien de l'insuffisance matérielle et numérique de l'Armée américaine et des efforts réalisés pour la mettre en état de comparaison avec une armée mo-

derne européenne. Sans doute, le monde n'ignore rien de la puissance industrielle des Etats-Unis, de leur pacifisme qui ne « convoite pas un seul pouce de territoire d'aucune nation » ; personne n'ignore que le droit au travail fait partie de ces libertés fondamentales que la Grande République a toujours défendu. Sans doute nous n'ignorons rien de tout cela. Pas même le passage du discours, considéré de l'avis général comme le plus important, où le Président écarte systématiquement l'idée d'une paix de compromis en affirmant qu'il « faut abattre Hitler et le national-socialisme pour conquérir le grand honneur de bâtir un monde démocratique ».

Ne sont-ce pas là les paroles d'un Chef d'une nation en guerre sinon officiellement du moins pratiquement, ce que nous savions déjà ?

Au reste, Washington lui-même nous apporte le 4 septembre la précision suivante sur la production aéronautique des Etats-Unis : « L'office de direction de la production annonce que les usines américaines d'avions militaires ont livré en août 1.854 avions, soit une augmentation de 394 sur les livraisons de juillet ; on n'indique pas le nombre d'avions remis à la Grande-Bretagne, à l'Armée et à la Marine américaines ». En supposant que 854 avions aient été livrés à la R. A. F. et qu'aucun ne soit allé par le fond entre les deux rives de l'Atlantique, il semble bien que l'aide matérielle américaine soit encore très en dessous de la pressante demande britannique à laquelle vient s'ajouter la demande russe non moins pressante.

Nous attendrons enfin que l'affaire du torpilleur américain *Greer* attaqué par un sous-marin allemand soit tout à fait claire pour en parler.

La guerre en Europe et dans le Monde.

Elle dure depuis deux ans passés au moment où d'un doigt songeur nous arrêtons un instant notre pensée sur la date du 3 septembre 1939. Elle doit durer encore 10 ans disent les uns, moins ou plus encore affirment les autres. Tirons un voile sur les ruines qu'elle a accumulées pour ne considérer que notre intérêt français, le seul qui doit diriger nos actes, organiser nos pensées et regards autour de nous. En Angleterre, vivant une vie souterraine de mineurs, hommes et femmes ont aménagé leur existence sous terre pour échapper à la menace du ciel. Les villes flamboyent, les bateaux sautent ou coulent, les avions s'écrasent sur le sol après des luttes vertigineuses. En Allemagne, les villes subissent le martèlement quotidien de la R. A. F., villes et ports, usines et docks. Les ports de France n'échappent pas, hélas ! à la pluie de feu et de fer que les lourds bombardiers portent sous leurs ailes et dans leur ventre. Il semble bien qu'en ce commencement de la troisième année de guerre, l'avantage dans le ciel de France occupée et sur l'Allemagne de l'Ouest soit à l'Angleterre : les ripostes de la *Luftwaffe* sont devenues sporadiques, et ses actions contre les navires moins continues et moins renouvelées. Ceci est pour le front Ouest.

Sur le front Est, la 11^e semaine d'une lutte de destruction effroyable comme l'Histoire n'en enregistra jamais, se termine sans les avantages décisifs que le Reich escomptait. Mais si Leningrad, Moscou, Odessa tiennent toujours, la première et la dernière villes sont sous le feu des canons lourds allemands. Ce sont là résultats substantiels si l'on veut bien considérer l'opiniâtreté de la résistance des armées soviétiques. Résultats obtenus au prix de quels sacrifices ? L'imagination n'ose se les représenter tant les chiffres cités dépassent la réalité connue. 5 millions côté Russe, 2 millions côté Allemand.

Il faut aussi enregistrer sur la partie centrale du front, non seulement un ralentissement de la poussée allemande mais encore une gigantesque contre-attaque menée sur un front de 200 kilomètres, par le Maréchal Timochenko avec des moyens motorisés et blindés formidables que l'armée du Reich contient difficilement.

Très caractéristique de l'évolution de l'état d'esprit du moment est donc cette appréciation japonaise de la guerre russo-allemande à l'occasion du commencement de la 3^e année de guerre : « Passant en revue (Tokyo, 3 septembre) les deux premières années de guerre, l'*Asahi* déclare que le fait dominant de la situation est que la guerre russo-allemande va inévitablement se prolonger cet hiver. Le facteur décisif sera donc, selon le grand journal japonais, les préparatifs qu'accompliront les deux partis pour faire face à une guerre longue. C'est juste au moment psychologique, lorsque le monde attendait l'invasion de l'Angleterre que s'est produit brusquement le déclenchement de la guerre de Russie, dit l'*Asahi*.

« Le journal estime que la guerre a complètement changé de caractère avec la participation russe et la participation indirecte des Etats-Unis. Le fait que la guerre de Russie se prolonge au delà de ce qu'attendaient la plupart des observateurs est dû, non à une surestimation des forces allemandes, mais à une sous-estimation des forces

russe. L'habileté tactique et la puissance d'armement mécanique n'ont pas été le monopole d'un seul adversaire ; et le journal souligne l'importance pour la suite, de la politique de destruction systématique des récoltes par les Soviétiques. »

Les relations nippo-américaines.

Ces relations qui conditionnent elles-mêmes celles du Japon avec la Grande-Bretagne semblent vouloir s'achever aux dernières nouvelles vers un *modus vivendi* nippo-américain favorable à la reprise économique comme à la diminution de la tension politique dans tout l'Extrême-Orient. Le règlement de l'Affaire de Chine et le *statu quo* en Extrême-Orient sembleraient les deux points principaux sur lesquels porterait ce *modus vivendi*. La position tripartite japonaise ne serait pas abandonnée mais serait évidemment adaptée localement aux difficultés économiques et politiques du moment. La décision japonaise s'inspirerait d'abord des intérêts supérieurs du pays et de la Nation, tout en mettant un point d'honneur à demeurer officiellement tripartite.

Il est vraisemblable que le discours du Président Roosevelt annoncé pour le 8 septembre aura pour effet d'éclaircir l'impénitence mondiale concernant les négociations qu'il a menées personnellement avec l'Amiral Nomura, Ambassadeur à Washington. Le fait que l'essence aviation d'Amérique, qui manque tant à Tokyo, puisse être acheminée sans difficultés vers Vladivostok est caractéristique de la souplesse avec laquelle le Gouvernement japonais mène les négociations et entend les conduire à une conclusion concrète, sans se départir en même temps des obligations qu'il conserve à l'égard de l'Axe.

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général au Cambodge.

C'est pour assister et participer aux principales cérémonies des funérailles de S. M. Sisowath Monivong que l'Amiral Decoux vient de passer une semaine au Cambodge. Le Chef de la Colonie, représentant en Indochine, le Gouvernement français, avait tenu, en effet, à rendre ce dernier hommage au Grand Souverain et loyal ami de la France dont le règne, assombri sur sa fin par des événements cruels, n'en a pas moins marqué le Cambodge d'une empreinte durable.

Le Gouverneur Général a mis à profit ce voyage pour effectuer diverses visites et tournées notamment dans les provinces de Kandal et Kampot. Il s'était donné pour but d'étudier sur le terrain avec les autorités indigènes locales le détail de l'Administration cambodgienne. Il a pu ainsi se rendre compte par lui-même de l'énergique impulsion donnée depuis quelques années dans tous les domaines aux rouages administratifs. La qualité des fonctionnaires cambodgiens et l'attachement de la population consciente des efforts accomplis en sa faveur, assurent l'avenir de cette action à laquelle S. M. Norodom Sihanouk est résolue à donner tous ses soins.

Un Message du Général Sumita au Gouverneur Général de l'Indochine.

De Tokyo où il vient d'arriver après avoir dirigé pendant près d'un an la Mission japonaise en Indochine, le Général Sumita a adressé à l'Amiral Decoux le télégramme suivant :

« Parmi les milieux familiers je me souviens de toutes les marques de sympathie et de cordialité que vous avez bien voulu me témoigner pendant mon séjour en Indochine. Je vous en remercie et souhaite sincèrement que l'esprit de la convention anime toujours les relations amicales de nos deux pays. La collaboration nippo-française en Indochine contribue au maintien de la paix et à l'évolution heureuse de l'humanité. »

Fontjita à Hanoi.

Son arrivée est annoncée pour octobre. Membre de l'Institut d'Art Impérial dont il sera le délégué artistique en Indochine, le célèbre peintre japonais accompagnera un envoi de plus de 200 œuvres modernes qu'il exposera et commentera. Les artistes et d'une façon générale tous les amis de l'art éprouveront de la satisfaction à entendre ce grand artiste qui est aussi un grand ami de Paris et des Français et à contempler ses œuvres.

Du 15 au 21 septembre 1941. Ecoutez à Radio-Saigon.

Lundi 15. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 18 : « Pour vous, Mesdames », fantaisie musicale de Jack Hélian ; — 20 h. 45 : Poésies, dites par Mme Tridon ; — 21 h. 00 : Radio-Saigon sait tout ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés.

Mardi 16. — 19 h. 45 : *Entretiens littéraires*, par Charles et Juliane Cerighelli. VII. — *Montaigne* ; — 20 h. 15 : *Quelques souvenirs de Jacques Durand*, éditeur de musique ; — 21 h. 00 à 21 h. 30 : Des comiques : *Bach, Laverne*, etc...

Mercredi 17. — 19 h. 45 : Pour les enfants : « La case de l'oncle Tom » ; — 20 h. 15 : « A bord de l'étoile Matutine », Histoires de Corsaires d'après Mac Orlan ; — 20 h. 45 : Concert par Mme Tridon, MM. Signoret et Ch. Roques ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Chronique des livres.

Jeudi 18. — 19 h. 45 : *Nocturne*, de Chopin ; — 19 h. 55 : « Ce dont on parle... » ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : « Bichon », pièce de M. Jean de Letraz.

Vendredi 19. — 19 h. 45 : *Lettre du Tonkin*, par Paul Munier ; — 20 h. 15 : « Deux fois vingt ans », fantaisie radiophonique ; — 20 h. 45 à 21 h. 30 : Quelques mélodies des musiciens européens, français, russes et espagnols.

Samedi 20. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : Musique de danse ; — 20 h. 45 : La galerie des vedettes ; — 21 h. 10 à 21 h. 30 : *Sylvia*, ballet de Léo Delibes.

Dimanche 21. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Concert : Deux ouvertures de Berlioz : *Benvenuto Cellini* et *le Carnaval romain* ; — 19 h. 45 : Causerie religieuse par le R. P. Seminel ; — 20 h. 00 : Informations ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 20 à 21 h. 30 : *Louise*, opéra comique de Gustave Charpentier.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

KOUANG-TCHEOU-WAN

— GABRIELLE, fille de Mme et M. Georges Fafart, à Fort-Bayard (18 août 1941).

COCHINCHINE

— PAUL, fils de Mme et M. Henri Schindler (29 août 1941).
— MONIQUE-MICHELLE-LUCIENNE, fille de Mme et M. Vasseur, planteur à Quan-loi.
— BAU-ANDRÉ-RENÉ, fils de Mme et M. Hô-tan-Tao, des Douanes et Régies de l'Indochine.

TONKIN

— FRANÇOISE-MARIE-CHRISTIANE, fille de M. Jean-Eugène Pernès, commis principal du Trésor (20 août 1941).
— NICOLE-FRANÇOISE-JEANNE, fille de Mme et M. Albert Rouyer, lieutenant au 19^e R. M. I. C. (20 août 1941).
— JEANNE-YVONNE, fille de Mme et M. Nicolas Dialynas, brigadier-chef (21 août 1941).
— YVES-LOUIS-RENÉ, fils de Mme et M. Grégoire-Lazare-Martin Massé, agent principal de l'Intendance des Troupes coloniales (22 août 1941).
— GUYLÈNE-LÉONIE-IRÈNE, fille de Mme et M. Raoul-Clovis Dumas, sergent-chef (22 août 1941).
— ALAIN, fils de Mme et du Médecin-lieutenant-colonel Riou (24 août 1941).
— ALFRED-FRANÇOIS, fils de Mme et M. Edgard Artis, caporal-chef à Hanoi (25 août 1941).
— PHILIPPE-MARIE-EDMOND, fils de Mme et M. Charles Deligne, administrateur-adjoint de 1^{re} classe des Services civils (26 août 1941).
— RAYMONDE-PIERRETTE, fille de Mme et M. Emile Rayol, sergent du Bataillon des Transmissions d'Indochine (26 août 1941).
— MARTINE-GENEVIÈVE, fille de Mme et M. André Salvado, chef de Bureau à la Direction des Finances (27 août 1941).
— FRANCIS-CHARLES-PAUL-HENRI, fils de Mme et M. Fréchède Roger, magistrat (30 août 1941).
— GILBERT, fils de Mme et M. Charles Féline, inspecteur des Eaux et Forêts à Yên-bay (1^{er} septembre 1941).
— JACQUES-PIERRE, fils de Mme et M. François Cazenave, professeur (1^{er} septembre 1941).
— MARIE-JOSÉE, fille de Mme et M. Louis-Joanie Maurice, capitaine d'Etat-Major (3 septembre 1941).

— RAYMOND-FRANÇOIS, fils de Mme et M. Gabriel Bocarbonateille, adjudant de l'Intendance (4 septembre 1941).
— FRANÇOISE-JACQUELINE-MARGUERITE-MARIE, fille de Mme et M. Girard Estrade, lieutenant à Nam-dinh (4 septembre 1941).

Mariages.

COCHINCHINE

— M. VERDEILLE, de la Commission de Surveillance des Prix, avec Mlle EDMÉE-JULIETTE HONORAT (23 août 1941).
— M. MICHEL COURSAULT, enseigne de vaisseau, avec Mlle SUZANNE LAFEUILLE DE GUÉRIN (4 septembre 1941).
— M. SALEIX HENRI avec Mlle SAUNTÉ SUZANNE (6 septembre 1941).

TONKIN

— M. RAYMOND-MARIE-LÉON AUBERT, capitaine d'Aviation, avec Mlle FRANÇOISE-CLOTILDE-MARGUERITE-AUGUSTINE MARC à Hanoi.

Prochains mariages.

CAMBODGE

— M. le Capitaine GRIMALDI, de l'Etat-Major du Général Commandant les Troupes du Cambodge, avec Mlle LORE, fille de M. François Leschi.

COCHINCHINE

— M. ROGER COMBES, officier de la Marine, avec Mlle LOUISE LASCARCELLE.
— M. BUI-KHANH, ingénieur-électricien à Mocay, avec Mlle LY-NGUON.
— M. CHARLES-JULES RAGIOT, docteur en médecine, avec Mlle RENÉE FOURNEAU.
— M. JEAN BOY, commerçant, avec Mlle MERRY HURET.
— M. LOUIS DEVALÉE, pilote de la Rivière de Saigon, avec Mlle MARIE LASSAILLY, professeur.

TONKIN

— M. FERNAND BANAL avec Mlle GILBERTE FAUGÈRE (20 septembre 1941).

Décès.

ANNAM

— Mlle SUZANNE LINKER, directrice de la Maison Amy Linker à Dalat (18 août 1941).
— S. E. HOANG-MANH-TRI, Tòng-dóc en retraite à Ha-tinh (29 août 1941).

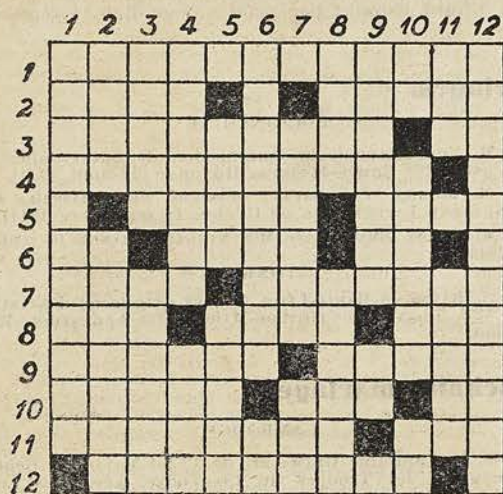
COCHINCHINE

— Mme Vve MARIE-STELLA AJAGAYA LE BEAU (18 août 1941).
— Mme Vve ALFRED DAVID, mère de M. Firmin David, chef comptable de la Compagnie des Eaux et d'Electricité (25 août 1941).
— M. PHAN-VAN-CHAN, huong-ca à Baria (26 août 1941).
— Mme DO-VAN-NGO, belle-mère de M. Tran-van-Mang, délégué administratif de Batri (31 août 1941).

TONKIN

— M. PIERRE TILLOU, sous-inspecteur de 3^e classe de la Garde Indigène, chef de poste de Bac-muc (25 août 1941).
— Mme NGUYEN-DINH-HOANG, pharmacienne de 1^{re} classe, directrice de la Pharmacie « Au Bon Secours » (25 août 1941).
— Mme LÉONTINE VERSINI, épouse du sergent-chef Versini, du 1^{er} R. T. T. (25 août 1941).
— M. ALSTEIN HEINRICH, de la Légion étrangère à Sept-Pagodes (28 août 1941).
— M. CHARLES DÉFAULT, inspecteur de 1^{re} classe de la Garde Indigène à Cao-bang (27 août 1941).
— M. GUILLAUME-JACQUES PHAT, des Douanes et Régies (27 août 1941).
— Mme Vve NGUYEN-HUU-NHIEN, mère de M. Nguyen-huu-Tiép, représentant du Peuple (30 août 1941).
— M. VU-THIEN-THUAT, tri-huyèn en retraite à Nam-dinh (2 septembre 1941).
— Mme NGUYEN-THI-UAN, belle-mère de M. Ta-van-Chuong, de l'Inspection générale des Mines (3 septembre 1941).
— Mme Vve LOUIS-HENRI TEYSSIER à Haiphong (3 septembre 1941).

MOTS CROISÉS N° 42



42. — Horizontalement.

1. — Maladie de peau du cheval.
2. — Très employé pour la publicité — Adverbe.
3. — Plante souvent parasite d'autres arbres — Terminaison d'infinitif.
4. — Etat dû à un ralentissement de la nutrition.
5. — Roi de Portugal (1279-1325) — Mammifère.
6. — Au Soudan Oriental — Cède — Conjonction.
7. — Chaussée artificielle en travers d'un fleuve — Philosophe chinois (600 av. J.-C.).
8. — Manger délicat — Simple — Ornement d'un poinçon de comble.
9. — Flaires — Alarme.
10. — Le tigre dans le monde des oiseaux — A gauche — Article arabe.
11. — Etat de tension de certains tissus — Morceau de musique.
12. — Relâcher les fils d'un tissu.

42. — Verticalement.

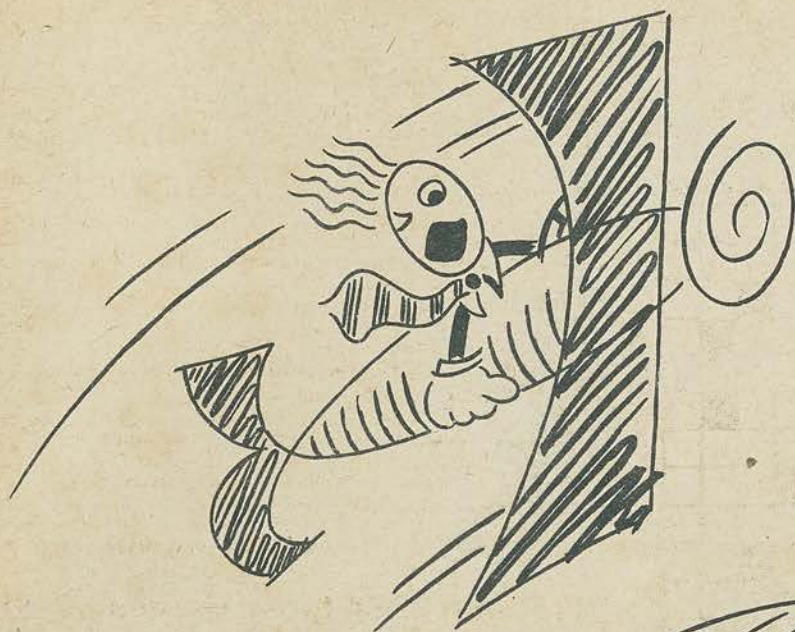
1. — Tumeur qui se développe dans l'intérieur d'un os.
2. — Tais — Rumeur.
3. — Tour que l'on dressait pour les spectateurs des tournois — Dégager de ses combinaisons.
4. — Les artilleurs l'utilisent — Terme de mépris qui se trouve dans Saint-Mathieu.
5. — Victoire de Napoléon en 1806 — Fortement conçu et exprimé.
6. — Viandes délicates dont on garnit les pâtés — Pronom.
7. — Travail d'un sculpteur — Fraude.
8. — Banaux — Un des principes des huiles grasses.
9. — Action d'unir — Interjection.
10. — Note — Prophète juif — Initiales d'un archevêque de Paris assassiné dans l'église Saint-Etienne du Mont.
11. — Chef d'Etat — Employé dans la chasse au sanglier.
12. — Espèce d'esquiancie des chevaux.

Solution des mots croisés n° 41

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	Y	S	A	N	N	E	R	I	E	S
2	O	C	E	A	N	I	E		A	N	T	I
3	L		B	L	E	T	E	S		S	E	M
4	I	L	L	U	T	E	R		U	I		A
5	C	L	E	T		E	L	A	S	S	U	R
6	H	A		A	A		A	N	E	T		U
7	I	N	C	I	D	E	N	T		E		B
8	N	O	I	R	A	U	D		A	R	T	A
9	E		M	E	N	D	A	I	T	E		C
10	L	O	I		S	E	I	D		N	O	E
11	L		E	B	O	S	S	E		T	H	E
12	E	C	R	A	N		E	M	U		E	S

Le Maréchal a dit :

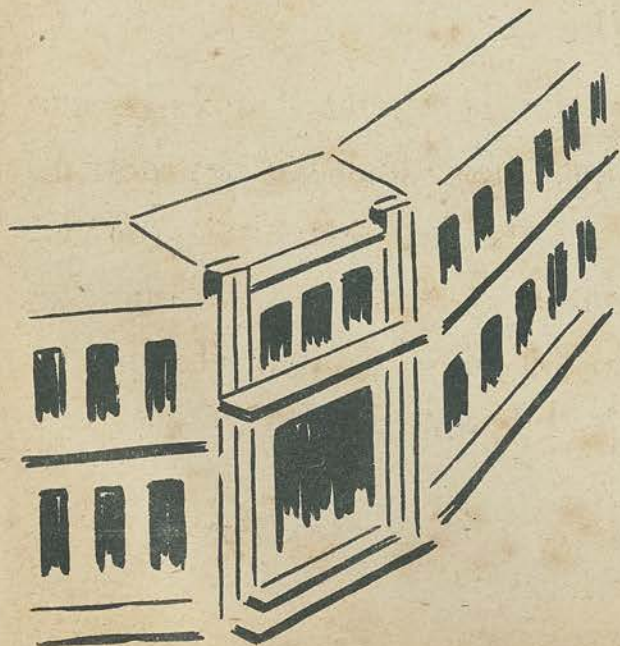
« Nous voulons reconstruire. Et la préface nécessaire à toute reconstruction, c'est d'éliminer l'individualisme destructeur, destructeur de la famille, dont il brise ou relâche les liens, destructeur du travail à l'encontre duquel il proclame le droit à la paresse, destructeur de la patrie dont il ébranle la cohésion quand il n'en dissout pas l'unité. »



EST-CE QUE
TU TE SUICIDES?



NON, JE DESCENDS
PASSER UNE COMMANDE



L'IMPRIMERIE
G. TAUPIN & C^{ie}

8, 10, 12
RUE DUVILLIER

